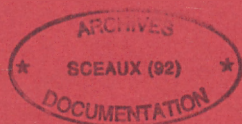


5

# BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

I.S.S.N. 0758 - 8151

société d'Histoire Locale



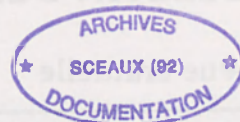
nouvelle série n°14 1997

---

# BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

---



Nouvelle série n°14 - 1997

---

## SOMMAIRE

---

### TRAVAUX ET RECHERCHES

- \* La Famille Berger au Petit Château 1890-1923 p.3  
Catherine Pernot
  - \* A propos des Quatre Châteaux au Plessis-Robinson p.19  
Micheline Henry
  - \* Louise-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre Duchesse d'Orléans p.29  
Françoise Flot
  - \* Pavel Vassilevitch Tchitchagoff p.47  
Edmée Benoist de la Grandière
- 

### VISITES

- \* Les Russes à Paris au XIV<sup>e</sup>. siècle p.60  
Musée Carnavalet avril-juin 1996  
Micheline Henry

### IMAGES DU PASSE

- Le Petit Hôtel du Faubourg de Vaugirard p.70  
Georges Leblanc
- 

### EPHEMERIDES

p.71

---

### VIE DE L'ASSOCIATION

- \* Assemblée générale 1997 p.73
  - \* Rapport d'activités  
Jacqueline Combarnous
- 

- \* In Memoriam p.78

# BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Revue annuelle

---

Directrice de publication : *J. Combarnous assistée de F. Petit et de M. Henry*  
Composition et mise en page : *Pascale Maesele, Bibliothèque Municipale de Sceaux*  
Impression : DANAIR - *Chatenay-Malabry*

Rédaction et diffusion : **Amis de Sceaux**  
Bibliothèque Municipale  
7 rue Honoré de Balzac  
92330 SCEAUX  
tél. : 46.61.66.10

Le Bulletin est servi à tous les adhérents  
cotisation 1997 : 100 F individuelle  
140 F par couple  
200 F Bienfaiteur

---

## AMIS DE SCEAUX :

**Membres d'honneur :** *Renée Lemaître, Erwin Guldner †*

### **Membres du Bureau :**

Présidente : *Jacqueline Combarnous*  
Vice-Présidents : *Françoise Petit, Micheline Henry*  
Secrétaire générale : *Elisabeth Fabart*  
Trésorière : *Fabienne Corbière*

**Membres du Conseil d'Administration :** *Jeannette Beaugrand, Edmée Benoist de la Grandière, Annick Bourdillat, Fabienne Corbière, Marie-Thérèse de Crécy, Françoise Flot, Gabrielle Garapon, Jean-Luc Gourdin, Martine Grigaut, Geneviève Lacour, René Legrand, Renée Lemaître, Madeleine Loubaton, Marianne de Meyenbourg, Germaine Pelegrin, Thérèse Pila, Jane Quentin, Monique Saunois, Anne-Marie Vallot.*

---

### **Permanences de l'Association :**

Le samedi de 14h à 17h en dehors des périodes de vacances scolaires,  
Salle du Fonds local de la Bibliothèque municipale.

## TRAVAUX ET RECHERCHES

### LA FAMILLE BERGER AU PETIT CHATEAU 1890-1923

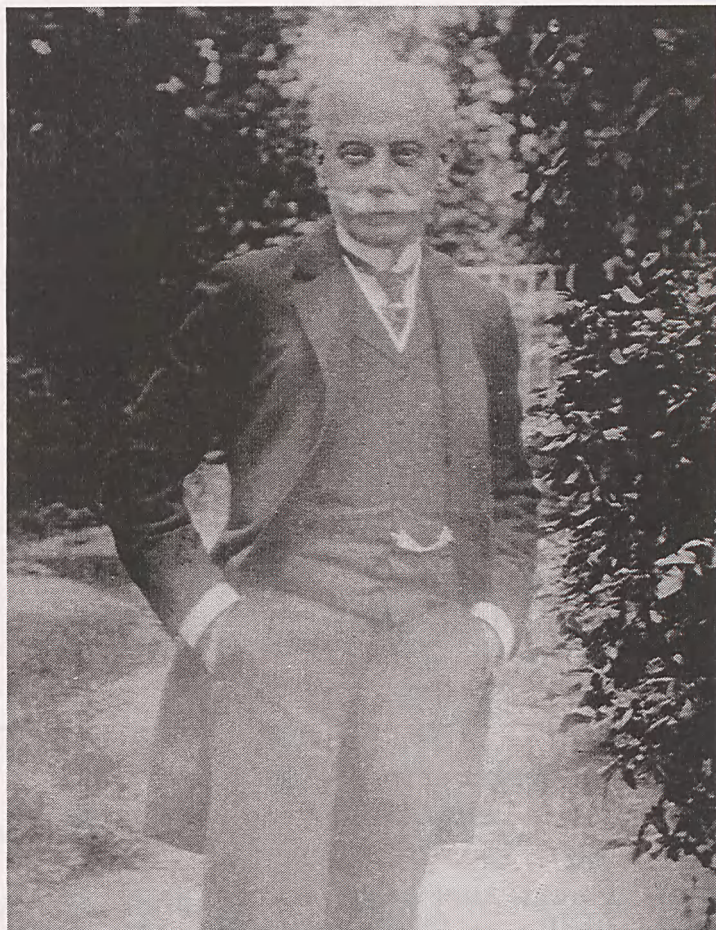
---

Lorsqu'on descend, devant l'église, la charmante petite rue qui mène à la "Porte aux vaches" du Parc de Sceaux, on emprunte la rue du Docteur Berger. Si la municipalité, dans sa séance du 16 novembre 1908, a décidé de débaptiser la rue du Marché pour honorer cet homme, c'est que les Berger furent les locataires du Petit Château pendant quelque trente cinq ans, et qu'une amitié réciproque s'était nouée entre les scéens et cette famille. Le Petit Château avait souvent été loué, la récente exposition organisée par les Amis de Sceaux nous l'a rappelé, mais ses hôtes n'avaient jamais noué des liens de sympathie avec les gens de Sceaux.

Aux environs de 1890, le chirurgien Paul Berger et son frère Théodore le banquier prirent en location le Petit Château de Sceaux avec leur soeur, Lydie Berger. Tous trois célibataires, ils désiraient passer l'été en cette agréable ville sans arrêter leur importante vie professionnelle, et réunir toute la famille Berger, leurs frères, soeurs et neveux, dans cette propriété dont la demeure était vaste, et l'espace immense, ses occupants ayant la possibilité de se promener dans le parc du grand château.

Lydie Berger fut l'âme du Petit Château, et lorsque la princesse de Cystria, ayant vendu le domaine au département, mit fin à la location des Berger en 1923, Lydie Berger mourut dans les mois qui suivirent.

En unissant nos souvenirs familiaux aux récits que Monsieur Panthier a laissés, nous pouvons imaginer la vie qui a animé le Petit Château. Ce n'était pas une vie mondaine ou luxueuse, mais une vie cossue et familiale. Nous avons entendu parler de nombreux dîners, de grandes réunions familiales, les nappes du Petit Château qui nous sont échues sont immenses, mais je n'ai jamais entendu évoquer de réceptions, de bals, de fêtes.



Le docteur Paul Berger Coll. part.



Lydie Berger devant ses rosiers Coll. part.

*A la suite de notre exposition sur le Petit Château qui fut inaugurée à la Bibliothèque municipale le 22 mars 1997, nous avons demandé à Mme Catherine Pernot, petit-nièce du docteur Paul Berger de nous raconter l'histoire de cette famille de savants, qui sont venus pendant 35 ans à la belle saison, profiter du bon air de Sceaux.*

*Trois d'entre eux Paul le médecin, Théodore le banquier et Lydie la maîtresse de maison, s'installaient chaque printemps au Petit Château qu'ils louaient à la marquise de Trévisse, puis à sa fille la princesse de Cystria.*

*Ils sont tous les trois enterrés au cimetière de Sceaux.*

Les enfants venaient nombreux : les cousins habituellement dispersés à Nancy, Belfort, Paris, se retrouvaient pour des semaines de jeux, de promenades, de musique, de lecture. Il faut imaginer l'extraordinaire liberté qu'avaient ces enfants : tout le parc était à leur disposition, à condition de ne pas être visibles du grand château. De grands sapins bordaient alors la Voie des Glaises, chaque enfant avait le sien, qui était sa maison, son domaine. Les parents étaient cependant un peu soucieux de les savoir seuls, sans surveillance, dans un espace aussi désert, où des rôdeurs, des évadés de la prison de Fresnes, pouvaient trouver refuge. Il y avait aussi les pièces d'eau, les statues menaçant de s'effondrer, les fourrés impénétrables, les arbres au sommet desquels on grimpait, tout un ensemble de dangers, dont heureusement il ne résulta jamais aucun accident. Plus âgés, les jeunes passaient de longues heures à lire tranquillement, et le romantisme du lieu devait accroître le plaisir de certaines de ces lectures classiques ou romanesques. Une cloche rameutait tout ce monde pour les repas, les promenades ou les visites. Les enfants avaient leurs chambres tout en haut du Petit Château, et je n'ai pas entendu dire qu'ils chahutaient ou commettaient d'abominables sottises, tante Lydie était trop respectée pour cela.



Les neveux de Lydie, dans le parc  
Coll. part.

La vie au Petit Château est restée dans la mémoire de toute personne amenée à la partager, même s'il ne s'était agi que d'un dîner : la beauté et la noblesse du lieu, la prestance et les exceptionnelles qualités humaines des hôtes, la qualité parfaite du moindre détail, la générosité, l'ouverture d'esprit, la curiosité intellectuelle, la diversité des connaissances, tout impressionnait et charmait. Soixante quinze ans après, c'est un souvenir marquant, même chez nos cousins éloignés dont les parents narraient avec respect leur venue chez les Berger à Sceaux.

Mademoiselle Berger, "Tante Lydie", était une grande dame : elle irradiait une telle distinction qu'on disait communément à Sceaux : "la vraie marquise, ce n'est pas la marquise du grand château". Nous la voyons sur de nombreuses photographies dans sa vie quotidienne à Sceaux : au milieu de ses neveux, sur les marches de l'escalier descendant vers le jardin ; ou se promenant dans les allées pour

vérifier l'état de ses rosiers tiges, ou encore allant vider les corbeilles à pain pour donner les miettes aux petits oiseaux ; enfin dans son salon, assise devant son métier à tapisserie. Tous ces portraits nous montrent une femme pas très grande, mais se tenant très droite, les cheveux blancs moussant tout autour de sa tête, habillée de blanc, la physionomie à la fois sévère et bonne.



Lydie Berger devant son métier à tapisserie  
Coll. part.

Elle fut certainement une personnalité hors du commun, d'un caractère autoritaire, mais il le fallait bien pour régir avec harmonie une telle maisonnée. Elle recevait beaucoup, et très bien, avec aisance, même lorsque se rencontraient dans son salon des personnes aussi différentes que la fermière voisine et la princesse de Cystria.

Nous n'avons malheureusement pas trace des menus offerts ; une anecdote me reste dans l'esprit prouvant que l'on mangeait des truffes entières : c'est l'effroi avec lequel Tante Lydie vit un de ses hôtes se servir de truffes dans le plat qui lui était présenté ; dans sa distraction, ce cousin prit ces tubercules pour des pommes de terre, se servant largement et tante Lydie n'osa lui représenter qu'il n'y avait pas d'autres truffes à offrir au reste de la table !

Lydie Berger a laissé une réputation de femme supérieure, et elle l'était autant par son intelligence, que par son caractère et sa bonté profonde. Les livres de sa bibliothèque étaient reliés à son nom : LYDIA (1) était marqué sur le plat. Ce sont les oeuvres de son époque qui nous sont parvenues, preuve qu'elle était au courant de la littérature contemporaine, mais ses livres classiques ont dû être dispersés lors de la vente de ses objets, à sa mort.

Elle savait aussi être très attentive à la gestion de sa maison, s'occupant des moindres détails, gérant une domesticité importante, donnant l'impulsion dans tous les domaines, ce qui explique pourquoi l'esprit du Petit Château est indissociable de sa personne. Par amour de l'antique, nous dit Monsieur Panthier, elle ne voulut jamais admettre les horreurs modernes du gaz, de l'électricité ou même du pétrole. Il ne lui fallait que des lampes à l'huile : une femme de chambre était spécialement chargée de s'en occuper, et cinq kilos d'huile à brûler étaient apportés chaque matin par l'épicerie Godefroy.

(1) - Son nom était en caractères grecs

Le Petit Château avait été meublé par un décorateur dans un style classique Directoire, mais les meubles n'étaient pas authentiquement d'époque. D'après l'album de photographies qui nous est parvenu, il s'agissait d'un intérieur cossu, et bien dans le goût du début du siècle.

Si Lydie Berger était la maîtresse incontestée du Petit Château, ses deux frères n'ont pas manqué non plus, d'avoir aux yeux des scéens une personnalité remarquable. Comme il n'était pas envisageable pour eux de prendre des vacances, on les voyait aller à leur travail par le train dont la gare était alors au dessus de l'église. Avant de partir, ces messieurs prenaient de l'exercice : Paul en partant se promener à quatre heures du matin dans le parc ; et Théodore, qui était un excellent cavalier, en allant faire un tour au bois de Verrières. Le soir, leur retour était souvent attendu par la famille dans la gare, et l'on redescendait à pied jusqu'au Petit Château. Les Berger faisaient également assez régulièrement des sorties familiales, à cinq heures du soir, en voiture découverte à un cheval, en traversant Sceaux.

Il est probable que le docteur Paul Berger eut à répondre à des demandes de conseils médicaux, et rendit d'inappréciables services aux scéens ; il n'est pas impossible que Théodore Berger ait aussi prodigué quelques conseils financiers. Mais il est absolument certain que cette famille qui alliait la plus éclatante réussite professionnelle à un mode de vie aussi tranquille et régulier, qui savait se mettre avec autant d'aisance que de véritable bonté à la portée de tous les habitants de leur ville d'adoption, il est certain que cette famille attira la sympathie des scéens. Paul Berger était alors chirurgien des Hôpitaux de Paris, professeur de la Clinique chirurgicale de l'Hôpital Necker, membre de l'Académie de médecine, officier de la Légion d'Honneur ; il était en plus le chirurgien attitré de tout ce que Paris et l'Europe comptaient de personnalités les plus titrées. Théodore Berger était vice-président du Comptoir National d'Escompte de Paris et administrateur de la Banque Ottomane. Il était lui aussi officier de la Légion d'Honneur.

L'histoire nous raconte qu'un jour, un groupe de négociants de Sceaux osa offrir à messieurs Berger un dîner à Robinson. Le dîner fut accepté, et rendu ; et ce dîner réciproque devint une tradition solennelle. Je suis sûre que mes oncles ont apprécié l'honneur que les scéens leur faisaient en les admettant ainsi dans leurs réjouissances.



## Les origines familiales

La question qui se pose maintenant, est de savoir comment cette famille s'était forgé cette personnalité qui a tant séduit et frappé les scéens.

Venant de Suisse, la famille Berger est arrivée au XVIII<sup>e</sup>. siècle au "Pays de Montbéliard", attirée par les princes gouvernants qui voulaient repeupler leur pays ravagé par la guerre de Trente Ans. Ce "Pays de Montbéliard" est un territoire de cinquante kilomètres sur vingt cinq, situé entre Vosges et Jura, pays fertile mais passage facile du Rhin au Rhône, donc emprunté par toutes les armées et dévasté par toutes les guerres. Il était resté la possession des Princes de Wurtemberg et donc luthérien, malgré les nombreuses tentatives des rois de France pour rattacher cette enclave à la Franche-Comté et au catholicisme. Mais cette principauté a toujours joui d'un statut très libéral, le pouvoir du Prince étant contrebalancé par des organismes élus par la population. Les montbéliardais étaient cependant des français, parlaient français. Vivant très isolés des pays environnants, l'endogamie y était forte : aussi "cousinons-nous" encore beaucoup, même si l'aïeul commun vivait au XVI<sup>e</sup>. siècle.

Les Berger étaient cordiers ; rapidement ils furent bourgeois de Montbéliard et en un siècle on voit leur établissement s'enraciner : ils s'allient aux familles bourgeoises du pays, et accèdent à des métiers plus intellectuels.

A la veille de la Révolution française, le grand-père de Paul, Théodore et Lydie, **Charles-Louis Berger (1756-1827)**, était parti étudier la théologie à Tubingen où le Prince de Wurtemberg payait les études et le séjour des jeunes montbéliardais désirant devenir pasteur. Aucun poste de pasteur n'étant vacant lorsqu'il eut terminé ses études, il partit en Livonie, partie de l'Estonie actuelle, pour être précepteur dans une famille noble. En 1787, il put revenir au pays pour y exercer son ministère.

C'est là que la Révolution le prit dans son tourbillon. Berger était un homme intelligent et instruit, il avait voyagé et réfléchi ; il cultivait la poésie avec un certain talent bien dans le goût du XVIII<sup>e</sup>. siècle, mais il faisait aussi preuve d'idées très avancées, peut-être trop avancées pour les paroisses de campagne où il était appelé. Le Pays de Montbéliard fut conquis par les armées révolutionnaires en octobre 1793, et Berger fut un chaud partisan des idées nouvelles. Il est certain qu'il prêcha avec le bonnet rouge sur la tête, et que cela ne plut pas à ses ouailles, qui le lui reprochèrent de façon si menaçante qu'il dut s'enfuir de sa maison en sautant par une fenêtre.

Il fut nommé membre du Directoire de Montbéliard, et c'est alors qu'il reçut le surnom de "**Berger-Convention**" qui lui resta toute sa vie. Il fut en effet délégué auprès de la Convention pour solliciter la réunion de Montbéliard à la France. Ce n'était peut-être pas le vœu réel de toute la population, mais il s'agissait d'échapper au statut d'état étranger occupé ; il devait en outre demander des assouplissements sur les confiscations des biens des montbéliardais absents du pays depuis plusieurs années, mais que l'on ne pouvait traiter d'émigrés puisque le Pays n'était pas à la France avant 1793. Enfin, Berger s'élevait également contre les persécutions auxquelles étaient en butte les ministres du culte et les chrétiens dont on fermait les temples. Berger fut admis au Club des Jacobins. Mais il fut alors dénoncé dans un rapport de police pour une opinion trop réaliste : "Que diable, il n'est pas possible que nous restions comme cela ; on a beau faire, il faut une religion au peuple". Il fallait un certain courage pour émettre cette opinion en plein Paris en février 1794, et il quitta Paris à la hâte.

Berger continua à jouer un rôle politique pendant les années suivantes, contribuant à l'élaboration du Concordat. Mais peu à peu, les enthousiasmes juvéniles calmés, il revint à son ministère pastoral, qu'il exerça en toute sérénité de 1805 jusqu'à sa mort en 1827 dans le village de Vandoncourt, au Pays de Montbéliard.

L'un des fils de Berger-Convention fut également pasteur de l'église luthérienne ; c'est **Eugène Berger, (1808-1874)**, le père de la fameuse "famille Berger".

Il naquit en 1808, neuvième enfant arrivant après tant d'années orageuses pour ses parents. Il fit ses études de théologie à Strasbourg, mais il n'estima pas sa foi assez forte pour devenir pasteur de paroisse. Il se consacra donc à des tâches éducatives, envoyé par Guizot pour étudier les modalités de l'enseignement en Grande-Bretagne. Mais à la suite d'une variole, sa foi s'affermi, sa vocation s'affirma, et en 1840, il présenta sa thèse de théologie, fut nommé pasteur, et se maria avec la toute jeune Mathilde Pitois, héritière de l'imprimerie strasbourgeoise Levrault.

Le jeune ménage s'installa au presbytère luthérien de Beaucourt, petit village du Pays de Montbéliard, aux confins de l'Alsace. Là naquirent leurs six premiers enfants, qu'ils élevèrent selon les idées de Jean-Jacques Rousseau : les enfants vivaient en liberté, au contact de la nature, toujours en plein air, bras et cous nus même en hiver. Leur père leur

enseignait lui-même les éléments de la première instruction et surveillait l'éveil de leur conscience. Ils ne connaissaient "aucune contrainte que celle du devoir".

Leur mère était sans conteste une femme remarquable, d'une intelligence supérieure, excellente musicienne, et d'une très grande culture acquise dans sa famille d'imprimeurs qui avait été amenée à fréquenter tout le cercle littéraire du début du XIX<sup>e</sup>. siècle à Paris et à Strasbourg. Elle avait une haute conception de la famille, sachant rendre le devoir aimable, mais surveillant de très près l'éducation des enfants, s'en occupant personnellement selon la tradition alsacienne qui ne déléguait pas ce soin à des mercenaires.

Lors de l'épidémie de choléra, en 1854, Eugène et Mathilde Berger montrèrent un dévouement sans bornes pour soigner et soutenir leur village ; ils eurent peut-être aussi de bons principes d'hygiène, puisque ni eux, ni leurs enfants ne souffrirent de la maladie. Leur conduite fut connue ; leur foi rayonnante, les qualités d'honnêteté rigide, d'austérité, de vie morale intense chez le pasteur, alliées à de grandes capacités intellectuelles, soutenues par une force de travail peu commune, tout cela dénotait un homme éminent, et il fut appelé en 1855 comme pasteur de l'église luthérienne de la Rédemption, rue Chauchat à Paris.

Mais passer de sa paroisse rurale à un auditoire aristocratique amateur d'éloquence grandiloquente comme c'était l'habitude en ce milieu de siècle, fut pour Eugène Berger une angoisse lors de la préparation du sermon dominical, jusqu'à ce qu'il se résigne à penser qu'il y a toujours trop de prédicateurs emphatiques pour flatter les riches, et qu'il devait rester fidèle à sa ligne de pensée, l'exposer simplement aux fidèles, consolant les malheureux, enseignant la jeunesse, soutenant chacun dans sa vie. Il eut alors une influence énorme sur son époque ; tous ceux qui l'approchèrent subirent son ascendant et lui vouèrent le plus profond respect.

Les Berger s'installèrent à Paris dans le quartier de l'Odéon : les enfants avaient ainsi le jardin du Luxembourg à leur porte. Et dès qu'ils le purent, les parents cherchèrent un lieu de villégiature pour l'été dans un village qui permette au père d'assurer son service sans interruption, puisque les congés n'existaient pas à cette époque. C'est ainsi qu'ils vinrent à Sceaux : ils louèrent la maison du 37 rue des Imbergères, puis la maison Degas (1), rue des Ecoles. Parfois ils venaient à pied de Paris : deux ou trois heures de promenade ne leur faisaient pas peur. Mais la ligne de Sceaux surtout devait assurer les trajets du père pour Paris, puis ceux des enfants lorsqu'ils furent étudiants.

(1) - L'actuelle Animathèque M.J.C.

Eugène Berger continua de diriger l'éducation de ses cinq fils, mais lorsque ses fonctions de plus en plus absorbantes l'obligèrent à engager un précepteur, du moins le choisit-il bien : "Monsieur Boileau" fut un excellent pédagogue. Tous les cinq n'entrèrent au lycée Saint-Louis qu'en seconde, et pour y accomplir de brillantes études. Les trois filles qui naquirent ensuite, Lydie, Marie et Marthe furent également instruites totalement à la maison, mais avec certainement plus d'attention que la plupart des demoiselles de cette époque.

Les cinq frères Berger, Samuel, Paul, Philippe, Théodore et Elie, furent tous des hommes éminents, au point que le dictionnaire Larousse leur attribue une rubrique groupée : "**Berger, famille d'érudits et de savants, nés à Beaucourt**". A lire leurs notices nécrologiques, on est frappé par la similitude de leurs personnalités. Certes, ce sont des discours par essence même élogieux, mais à voir ce qu'ils ont réalisé dans leur vie d'homme, et le souvenir qu'ils ont laissé, non seulement dans la famille et parmi leurs élèves, mais aussi dans la société du début de ce siècle, il doit quand même y avoir du vrai dans ces allocutions.

Tous les cinq sont dits avoir été des travailleurs infatigables, d'une irréprochable honnêteté intellectuelle dans leurs travaux, y apportant une minutie, une exactitude, une précision reconnues et appréciées par leurs pairs ; des érudits s'effaçant devant la vaine gloire de la célébrité pour ne poursuivre qu'un seul but : la science, le bien public. Chez tous les cinq on retrouve un goût et des dons pour l'enseignement, l'art d'éveiller l'intelligence et l'enthousiasme de leurs étudiants. Tous les cinq ont suscité des amitiés profondes parmi leurs maîtres, leurs collègues, leurs administrés. Et tous étaient à l'aise dans tous les milieux, aussi accessibles pour les humbles ou les défavorisés que pour les nantis, aussi bien dans leur église que dans leur profession, montrant une bonté native dans toute relation humaine. C'est pourquoi le dîner annuel avec les commerçants de Sceaux devait leur apporter de la joie. Ils n'avaient hérité aucune fortune familiale, tout ce qu'ils avaient, ils le tenaient d'eux mêmes, de par leurs qualités innées et leur éducation.

Les frères Berger étaient loin d'être austères, on les voit même parfois assez farceurs et bons vivants. Ils étaient toujours très élégants et distingués. Dans le cadre de leur activité professionnelle, ils voyagèrent beaucoup et eurent de nombreuses amitiés à l'étranger.

Ils eurent à vivre la tragédie de la guerre de 1870 et de la Commune : âgés alors de vingt à vingt sept ans, ils furent

mis en contact avec les plus horribles charniers. Seul Théodore fut combattant, défendant Strasbourg assiégé, où il reçut la Légion d'Honneur pour sa bravoure. Paul, chirurgien, fut affecté au Service de Santé où il put assister, non seulement aux désastres militaires, mais surtout à l'horreur des infections qui tuaient les blessés quelle que soit l'habileté du chirurgien. Samuel et Philippe, en tant que théologiens, et Elie qui avait une mauvaise vue, furent infirmiers, et ce n'était pas les postes les plus protégés, d'autant qu'ils demandaient à être affectés aux salles de mourants.

Tous les cinq furent des chrétiens pratiquants, allant au culte le dimanche, engagés dans les instances dirigeantes de l'église de la confession d'Augsbourg. Tous les cinq restèrent étroitement liés durant leur vie et furent un appui inébranlable pour leurs soeurs, puisque leurs parents disparurent assez tôt. Malheureusement, les quatre aînés moururent trop jeunes, assez brusquement, en plein travail ; et le cinquième dut renoncer à présider l'Académie à 68 ans, en raison de sa santé défaillante.

Puisque cette fratrie a tant marqué son époque, nous pouvons apporter plus de précisions sur chacun d'eux.

**Samuel Berger (1843-1900)**, licencié ès lettres à 21 ans, étudia la théologie à Strasbourg et Tubingen, comme ses ancêtres, et termina ses études par un travail sur les Ecritures Saintes et leurs origines. Consacré pasteur en 1868, il créa une paroisse luthérienne dans le VII<sup>e</sup>. arrondissement, faisant construire l'église Saint-Jean rue de Grenelle sur un terrain donné par un paroissien, et il resta attaché à son ministère pastoral jusqu'à sa mort, quelles qu'aient été ses importantes fonctions d'enseignement et de recherches qui firent sa renommée par ailleurs. Toujours serviable, d'un dévouement sans bornes, assurant les prédications, les visites, la surveillance des écoles, il a laissé le souvenir d'un grand et bon pasteur.

Par ailleurs il participa à la création de la Faculté Libre de Théologie de Paris, qui remplaçait celle de Strasbourg occupée. Il en fut le secrétaire, il créa de toutes pièces la bibliothèque, et il y enseigna l'histoire ecclésiastique.

Enfin, poursuivant ses premières études, la recherche à laquelle il consacra toute sa vie, en plus des activités que nous avons déjà citées, fut l'histoire de la Bible, de son texte, de ses versions, de ses traductions, durant le Moyen Age et l'époque de la Réforme. Il obtint le doctorat sur l'Histoire de la Vulgate. Il utilisa tous ses congés d'été à parcourir les grandes bibliothèques européennes pour étudier personnellement les manuscrits, les fragments, les documents disper-

sés. Ce qui est particulièrement remarquable, c'est que cette recherche fut toujours faite dans un climat de confraternité qui dépassait les différences religieuses, puisqu'on dit même qu'une belle amitié le liait au pape !

Samuel Berger, malgré ces multiples raisons d'attirer l'admiration, fut un homme modeste, un érudit consciencieux, ennemi des polémiques. La mort vint trop tôt pour qu'il entrât à l'Académie, mais il fut **docteur honoris causa** de Cambridge, Leipzig, Dublin, et honoré à Madrid et Boston. Sa femme l'accompagna dans tous ses voyages, faisant éternellement la conversation avec les autorités qui devaient assister à la compulsion des précieux manuscrits par son mari. Ils n'eurent pas la joie d'avoir un enfant.

**Paul Berger (1845-1908)** fut peut-être le travailleur le plus acharné de la bande. Grâce à de nettes capacités scientifiques, il choisit d'être médecin. Là, son ardeur au travail, son intelligence, son impétuosité, vont lui faire brûler les étapes des études médicales : externe, interne, médaille d'or, prosecteur (1), agrégé, enfin chirurgien des hôpitaux de Paris en 1877, élu à l'Académie de Médecine en 1892.

Doué d'une agilité manuelle provenant peut-être de son goût pour la tapisserie et la broderie, il choisit d'être chirurgien. Mais à cette époque, la pratique chirurgicale était si meurtrière que l'on pouvait dire plaisamment que la mortalité eût diminué si l'on avait supprimé tous les chirurgiens. La moindre intervention ouvrait la porte à une kyrielle d'infections imparables. C'est alors que le chirurgien écossais Lister, suivant les idées de Pasteur, instaura une école d'antisepsie qui, lorsqu'elle fut comprise et acceptée, transforma l'exercice de la chirurgie. Berger avec d'autres y adhéra rapidement et fut toujours très strict avec tout son service sur ce chapitre, et avec succès.

Il fut d'une stupéfiante activité, se levant à 4 heures le matin pour faire ses travaux de lecture, traduction, rédaction de publications. Il arrivait à l'hôpital terriblement tôt pour ses internes, passant une visite minutieuse, sévère, pédagogique. Il méditait ses interventions avec un soin réfléchi, et opérait d'une main sûre, restant très attentif au moral de ses opérés. Ses travaux scientifiques furent importants, en cette période de grande mutation pour la chirurgie.

Au grand étonnement de ses pairs, cet esprit scientifique, confronté à tant de drames humains, ne perdit pas la foi. Il demeura toujours un fidèle appui pour ses soeurs et ses neveux. Sa parole un peu âpre, sa démarche raide, ses lèvres minces, son oeil ironique excluaient toute familiarité, mais

(1) Médecin qui assiste le professeur lors de la préparation de dissections et collabore à l'instruction des étudiants en médecine en ce qui concerne l'anatomie

tout cela cachait mal une infinie bonté, surtout lorsque son rire détendait son visage et illuminait ses yeux.

*Mme*

*D<sup>r</sup> Paul Berger,*

*Professeur à la Faculté de Médecine de Paris*

*Membre de l'Académie de Médecine*

*Chirurgien de l'Hôpital Beaujon.*

*Lundi, Mercredi, Vendredi  
de 1 heure à 2*

*16, rue de Bourgogne.*

Paul Berger, épuisé par cette vie de labeur frénétique, ne sachant pas prendre de repos, toujours esclave de ses nombreux devoirs, finit comme il le désirait peut-être : en opérant dans son service de l'hôpital Necker, il tomba foudroyé et mourut quelques jours après.

**Philippe Berger (1846-1912)**, se destinait d'abord au ministère pastoral. Mais, bachelier trop jeune, il commença par étudier en Sorbonne la philosophie, les langues anciennes et la philologie, ce qui, curieusement fut réellement l'étude de toute sa vie. En effet, étudiant en théologie à Strasbourg, il suivait avec une énergie scrupuleuse ses études, n'admettant ni de rater un cours, ni de ne pas être totalement prêt avant un examen.

Mais la nuit, il s'adonnait aux études des langues anciennes, surtout l'hébreu. Ses condisciples notaient déjà sa force de volonté, son ambition, sa persévérance infatigable, sa maîtrise de soi, tout en appréciant son caractère joyeux, farceur, et sa générosité de cœur.

La guerre de 1870 lui fermant la faculté de Strasbourg, il présenta sa thèse de théologie à Montauban. Mais il abandonna l'idée de consacrer sa vie au ministère pastoral : sans du tout abandonner sa foi, il avait la passion de la science pure, dégagée de la théologie. Il suivait les cours de **Renan** au Collège de France, et l'éminent professeur eut vite fait d'apprécier ce jeune érudit. En 1873, Philippe Berger fut nommé **bibliothécaire de l'Institut**, associé à la Commission du "Corpus sémitique", et il devint peu à peu le collaborateur de Renan pour toute la partie phénicienne du corpus. Renan l'appréciait non seulement pour son travail scrupuleux, minutieux, allié à une forte intelligence et une érudition considérable, mais aussi pour son goût des synthèses, de la généralisation, qui le mena autant aux travaux scientifiques les plus élevés qu'au journalisme et à la vulgarisation.

C'est lui donc qui déchiffra toutes les inscriptions puniques au fur et à mesure de leur découverte en Tunisie. Il publia une **histoire de l'écriture**, suite de son travail pour l'exposition universelle de 1889. En 1892, à la mort de Renan, Philippe Berger lui succéda : il entra à l'**Institut**, fut nommé **professeur au Collège de France**, et il fut jusqu'à sa mort le spécialiste de la civilisation carthaginoise et de l'archéologie punique.

Enfin, il entra en politique : il représenta le pays de sa belle-famille, près de **Belfort**, en tant que **Conseiller général** en 1895, puis comme **sénateur** en 1904. Il avait des convictions républicaines fermes, mais sa modération naturelle, son libéralisme, son esprit de justice, son patriotisme faisaient que l'on écoutait ses conseils de sagesse et qu'il n'eut pas plus d'ennemis en politique que dans les milieux intellectuels.

Il mourut en peu de jours en 1912, en plein travail puisqu'il ne négligea jamais aucune branche de son activité. Il avait réalisé les hautes aspirations de sa jeunesse avec droiture, honnêteté et fidélité, sans jamais renier ses idées religieuses. Il laissait cinq enfants, dont un fils chartiste qui fut tué en 1917.

**Théodore Berger (1848-1900)** fut un financier éminent : débutant dans la vie active comme secrétaire général de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains, il y fit preuve d'intelligence, d'activité et de dévouement. Il entra ensuite comme secrétaire général de la **banque Ottomane**, il en devint **administrateur**, et il déploya dans ses fonctions une habileté très efficace dans les périodes troublées que les marchés financiers traversaient alors. Il fut amené à prendre une part très active dans la réorganisation financière et administrative de l'Empire Ottoman, où il se rendit très sou-



Portrait de Théodore Berger  
Coll. part.

vent. Par ailleurs, il contribua à la fondation du nouveau **Comptoir d'Escompte de Paris**, dont il était devenu le vice-président, titre justifié autant par sa rare expérience des affaires que par sa parfaite loyauté. Le souvenir qu'il laissa dans les milieux d'affaires est celui d'un grand financier certes, mais aussi d'un homme délicat, obligeant, plein de tact, d'un commerce agréable.





Le moulin de Gif. - Coll. part.

En dehors du Petit Chateau qu'il louait avec Paul pour Lydie et tous ses frères et soeurs, Théodore possédait le Moulin de Gif, propriété qu'il réservait plutôt pour ses relations personnelles et professionnelles, mais où la famille fit aussi des séjours ; l'on se rendait fréquemment visite en voiture à cheval, de Sceaux à Gif. Ce moulin fut par la suite la propriété du duc de Windsor.

Théodore Berger mourut brutalement, à cinquante deux ans, selon toute vraisemblance d'un infarctus, le premier des cinq frères à disparaître, mais ils ont tous gravi si vite les échelons de leur profession, que l'on a presque l'impression qu'ils s'étaient usés plus rapidement que les autres.

**Elie Berger (1850-1925)** choisit d'être **archiviste** : il entra à l'école des Chartes, et fut ensuite envoyé à l'école française d'Archéologie de Rome où il demeura quatre années. D'emblée, il se consacra à ce qui allait devenir sa grande étude : l'époque de Saint-Louis. En effet, lui le protestant notoire, fut accepté par le Vatican pour le labeur immense de dépouiller la correspondance d'Innocent IV, ce qui le mettait à même d'étudier les rapports complexes de la papauté et des royaumes d'Europe au XIIIème. Il fit preuve pendant ces recherches de tant d'ardeur au travail, d'intelligence, de courage, qu'on lui avait même confié la clé de la bibliothèque pour qu'il puisse y travailler tout seul, en dehors des heures d'ouverture où il était si difficile d'avoir la seule table bien éclairée, ce qui est préférable lorsqu'il s'agit de déchiffrer les vieux grimoires !

Dès son retour à Paris, il fut attaché aux **Archives Nationales** ; il y fut constamment le "modèle" de ce que doit être un archiviste : dévoué pour guider les recherches du public, dévoué aux travaux monotones du classement et d'inventaire, mais également attaché à l'étude des chartes déposées aux Archives ; il fut bien sûr chargé de celles de la fin du règne de Saint Louis, et il sut tracer un tableau passionnant de ce règne. Sa thèse de doctorat fut consacrée à Blanche de Castille, mère de Saint Louis et régente du royaume.

Nommé professeur à l'école des Chartes, il dut quitter les Archives Nationales en 1897. Possédant le goût et le don de l'enseignement, il savait enthousiasmer ses élèves en rendant agréable, attrayante même, l'étude des textes anciens, tout en leur inculquant la nécessité de l'exactitude et de la précision.

En 1905, il fut élu **membre de l'Institut**, alors qu'il y collaborait depuis vingt-cinq ans pour la publication des historiens de France. En 1911, il fut élu **conservateur du Château de Chantilly**. C'est là qu'il eut à défendre le domaine contre les armées allemandes : le 3 septembre 1914, une troupe arriva et exigea le logement et la nourriture, prétendant même que les chevaux montent par le grand escalier et soient logés dans le château. Elie Berger, qui parlait bien la langue allemande, organisa l'occupation, et réagit avec sang froid, fermeté, dignité, s'opposant à ce qui était inadmissible, fournissant ce qui était nécessaire. Il n'y eut aucun dégât au château. Cette incursion allemande se termina par leur retraite dès le lendemain ; la bataille de la Marne commençait.

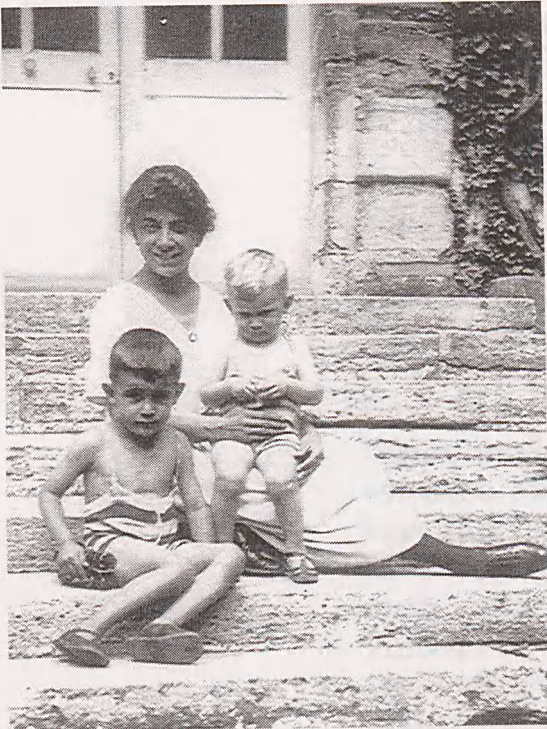
Ses dernières années furent malheureusement assombries par une santé de plus en plus défaillante. Mais son souvenir d'homme aimable, avenant, toujours en train, sa bonhomie alsacienne, sa droiture d'homme de science, son don de l'enseignement ont marqué une génération de jeunes chercheurs.

Des trois soeurs Berger, nous avons déjà beaucoup parlé de l'aînée Lydie (1853-1924). Elle habita toujours dans le même immeuble que ses frères, rue du Bac d'abord, puis rue de Bourgogne, où chacun avait son appartement. Après la mort de Paul, elle habita quai d'Orléans, dans l'île Saint Louis où habitaient déjà Philippe, Elie et plus tard sa soeur Marthe Dieterlen. Lydie semblait heureuse de la vie dorée et choyée que ses frères lui assuraient. Si elle ne s'est pas mariée, ce n'est pas faute de prétendants et d'ailleurs, une vie d'épouse et de mère ne lui aurait pas apporté autant d'adulation que celle dont elle bénéficia toujours.

Jusqu'à sa mort, elle garda la même prestance, le même ascendant sur sa famille ; elle faisait vivre le Petit Château, y assurant une très généreuse hospitalité, aide constante pour ses soeurs et ses neveux, aide matérielle peut-être puisque ses frères l'avaient confortablement dotée, lui assurant une aisance financière, certes amoindrie après la guerre de 1914 ; aide morale sans aucun doute, puisque chacun des

neveux ou nièces allait lui parler lorsqu'il y avait une décision à prendre, et ses conseils étaient de bon sens, quoique dénués d'indulgence lorsque l'éthique familiale était par trop oubliée.

**Marie Berger (1858-1915)** épousa son cousin Edmond Berger-Levrault, et vécut à Nancy où l'Imprimerie s'était repliée après la perte de l'Alsace. Elle ne revint à Paris qu'à la guerre, logeant Quai aux Fleurs pour être proche de sa famille. Elle s'éteignit là en 1915, ayant perdu son mari, quatre de ses frères, deux de ses enfants, minée par le souci pour son fils Théodore Berger-Levrault qui, fantassin, faisait une guerre épouvantable et devait disparaître peu de mois après. Elle nous laisse le souvenir d'une femme courageuse, qui faisait face aux difficultés avec gentillesse et gaieté, et surtout une grande bonté.



En 1922, sur les marches du Petit Château  
Coll. part.

**Marthe Berger (1864-1936)** avait six ans lorsque, pendant la guerre de 1870, son père eut une attaque, dix ans à sa mort, dix-huit ans à la mort de sa mère. Elle fut donc plutôt élevée par ses frères et sa soeur. Elle épousa Philippe Dieterlen, Docteur en droit, administrateur de sociétés, issu d'une famille alsacienne très proche comme mentalité. Elle était très musicienne, et avait un salon fréquenté par les musiciens de l'époque, des oeuvres de Fauré lui ont été dédiées.

Et voilà : la bande d'enfants qui jouaient dans le grand parc de Sceaux étaient les quatre de Philippe Berger, les deux d'Elie ; les six de Marie et les quatre de Marthe, auxquels se joignaient les cousins issus de germain, Friedel et Steinheil, et les amis, quelques uns de Sceaux comme Marguerite Leroy, qui habitait le vieil hôtel particulier du 5 rue des Imbergères, qui devint Madame Dugardin.

Merci à Sceaux et aux scéens d'avoir accueilli la famille Berger, et d'avoir laissé subsister la rue du Docteur Berger. Peut-être maintenant sauront-ils un peu mieux de qui il s'agit. Les Berger ne vous oublient pas, non plus, et sont venus vous le redire par ma plume.

Catherine Pernot

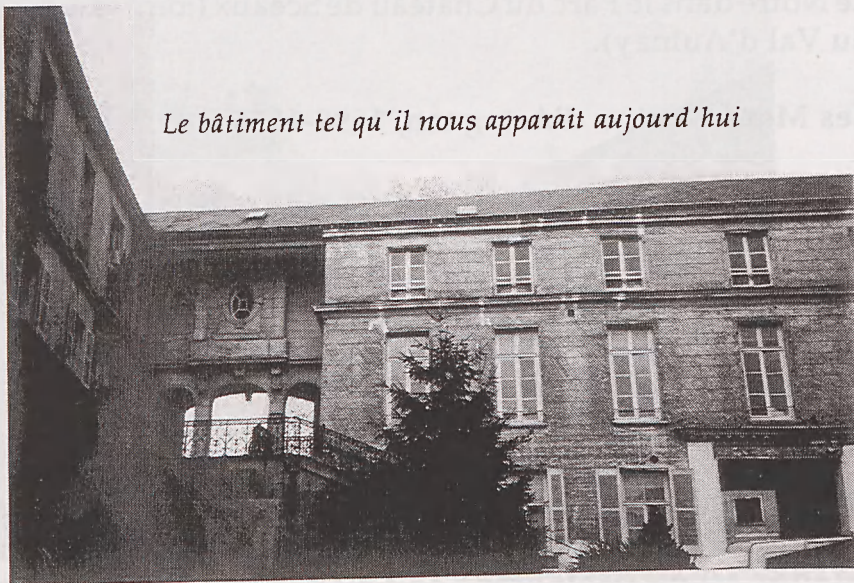
## A PROPOS DES QUATRE CHATEAUX DU PLESSIS ROBINSON

---

*A la suite d'une visite au Plessis-Robinson organisée pour les Amis de Sceaux par Micheline Henry, nous vous proposons un historique de ces quatre châteaux (l'un d'eux, celui de Frédéric César de la Harpe a été démoli en 1954 ; le château de la "Solitude" n'est plus qu'une ruine. Cette commune voisine de la nôtre, était, sous l'Ancien Régime, un fief de la Seigneurie de Sceaux.*



### I LE CHATEAU DU PLESSIS, (aujourd'hui Hôtel de ville)



*Le bâtiment tel qu'il nous apparaît aujourd'hui*

**Au XVe. siècle, le Plessis-Raoul prend le nom de Plessis-Piquet**

Au début du XVe. siècle, Jehan Piquet, écuyer du roi Charles VI, seigneur du village auquel il donne son nom, fait édifier "une maison de plaisir" dont il fait sa maison de campagne. Trésorier Général des Finances, il est protégé par Isabeau de Bavière, qu'il reçoit en grande pompe en 1416.

La maison est alors entourée de douves et ceinte d'une haute muraille. Il ne reste pratiquement rien de cette demeure.

**Au XVIIIe. siècle, Colbert, seigneur du Plessis-Piquet.**

Le 16 janvier 1682, Colbert achète la terre du Plessis-Piquet à Charles Levasseur et Dame Elizabeth Basin, son épouse.

En fait, Colbert n'est pas intéressé par la demeure (1), mais par les eaux, et un an plus tard, il revend le château du Plessis-Piquet et ses dépendances à Sébastien François Delaplanche en faisant toutefois transférer ses droits seigneuriaux sur une autre maison lui appartenant appelée "Ferme de Normandie". Le château sera tenu "à fief et hommage" à la Seigneurie du Plessis-Piquet, sous le titre de "Fief du Petit Plessis-Piquet". (Inventaire après décès de Colbert, cité par Advielle, note, p.182).

Colbert s'engage à faire construire à l'entrée de cette ferme deux tourelles couvertes d'ardoises avec deux girouettes, mais il n'aura pas le temps de réaliser ce projet. De nombreux hectares de prés, de bois, de pâture, de sablières ainsi que deux étangs dont le grand étang du Plessis lui étaient rattachés. Ces eaux ont permis à Colbert d'alimenter les jeux d'eau, bassins, cascades et réservoirs aménagés par Le Nôtre dans le Parc du Château de Sceaux (jointes aux eaux du Val d'Aulnay).

#### Les Montesquiou d'Artagnan, 1699-1755

Le château et ses dépendances sont achetés en 1699, par Pierre de Montesquiou d'Artagnan, qui deviendra Maréchal de France en 1709 ; Il y mourut en 1725 et le domaine passa à son neveu Paul, puis à son fils Louis.

En 1755, il est vendu à Pierre Goblet.

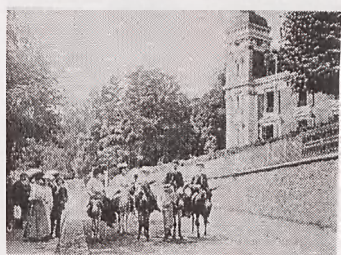
Contrairement au château de Sceaux, le château du Plessis-Piquet survit à l'époque révolutionnaire. Après avoir appartenu à Jérôme Bignon, puis en 1827, à James Odier, il est enfin acheté par le grand éditeur parisien Louis Hachette en 1854.

Celui-ci sera membre du Conseil municipal du Plessis-Piquet, et maire de la ville de 1856 à 1857 (il démissionnera). Il meurt dans son château en 1864.

La famille Hachette réside au château jusqu'à la mort de Madame Georges Hachette. Les descendants en feront une maison de retraite pour les employés de la librairie. Le Parc Hachette s'étend très loin jusqu'à l'actuelle rue de Malabry et sur le plateau jusqu'à la rue de "l'Etang écoute s'il pleut" (nom cocasse justifié, dit-on, par les caprices des eaux de ruissellement).

Acheté en 1917 avec ses dépendances par l'Office Public des Habitations à Bon Marché de la Seine, le château connut des affectations diverses.

(1) - On ne peut pas avancer le nom d'un architecte, et le bâtiment a été trop remanié pour avoir une idée de l'état primitif



Mur des Montesquiou,  
rue de Malabry  
Coll. part.



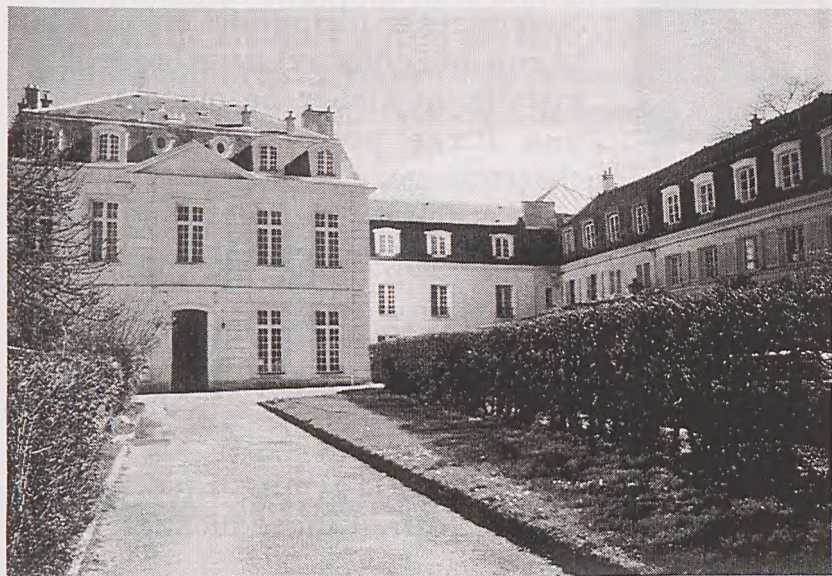
Loué à la Red Cross, il recueille cinq cents enfants des quartiers pauvres de Paris. Il sert un temps de préventorium. Le secrétaire de mairie y a son logement.

En 1931 il devient Hôtel de Ville. En 1934, l'OPHLM donne en location le parc, dit toujours Parc Hachette, pour un franc symbolique au Département de la Seine, location transformée en 1949 en bail emphythéotique.

Devenu le Parc Henri Sellier (1) il a été dévolu depuis au Département des Hauts de Seine.

Le quartier se modifie, les rues se percent et désormais la Mairie du Plessis est totalement indépendante du Parc.

## II LE CHATEAU DE COLBERT (6 rue de Fontenay)



*Ce beau bâtiment classique, aujourd'hui encore, bien conservé*

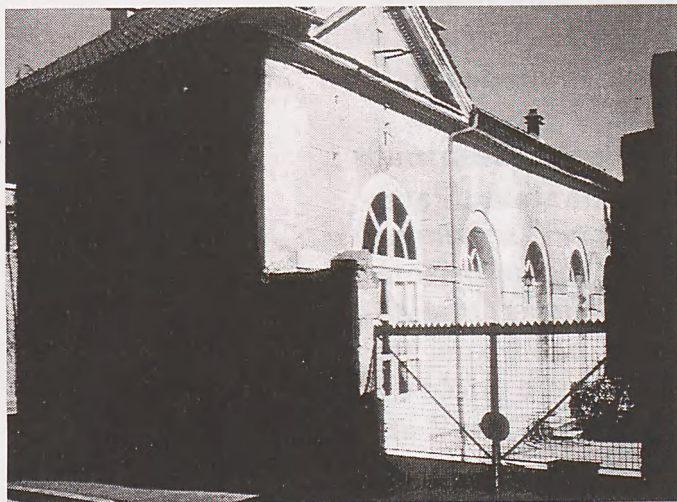
On a l'habitude de désigner par Château Colbert la belle demeure située à l'angle de l'avenue du Général Leclerc et de la rue de Fontenay, construite au XVIIe. siècle.

En fait, sa construction ne doit rien à Colbert. Elle est liée à la famille Potier de Gesvres qui possède la seigneurie du Plessis-Piquet jusqu'en 1663 et celle de Sceaux jusqu'en 1670. Non seulement Colbert ne l'a pas construit, mais il ne l'habita vraisemblablement pas.

On trouve quelquefois l'appellation de "Petit Château" et même celle de "Château du Plessis-Piquet" dans l'acte de mise en vente de 1923 ce qui peut prêter à confusion même si cette dernière appellation est justifiée puisque le Château devenu Mairie n'était que celui du Petit-Plessis-Piquet. La demeure reste la propriété des seigneurs du fief.

(1) - du nom du Maire de Suresnes, promoteur des "Cités-Jardins"

Différents propriétaires s'y succèdent. Le Domaine qui comptait 15ha appartient au XIXe. siècle aux frères **Lenepveu-Boussaroque de Lafont** et à leur soeur **Madame Lefebvre de Viéville** qui le mettent en vente en 1888.



L'Ancienne Orangere  
Coll. Amis de Sceaux

Il est acheté par un groupe de riches banquiers israélites qui en font une fondation pour aider les jeunes d'origine juive en difficulté. Cette "Société de refuge du Plessis-Piquet" devenue "Société de refuge et patronage de jeunes gens" procède à de multiples réparations, aménage dortoirs et salles de classe et complète les murs de clôture. Le domaine comportait des étables, une laiterie, des remises, des granges, une orangerie (bâtiment avec ouvertures en plein cintre aujourd'hui 14 rue de Fontenay) dans laquelle on installe un atelier de menuiserie et une forge pour les travaux de charronnage, et d'écuries avec leur toit d'ardoises et de tuiles (aujourd'hui 23-25 rue de Fontenay).

Le Domaine comprend en outre un ensemble de prairies et de bois, terrain d'application tout trouvé pour les disciplines de jardinage qui pouvaient s'exercer au sein d'une école d'horticulture.

Avec l'étude de la musique, de la gymnastique, avec des exercices militaires, le Refuge offrait une éducation et une formation très complètes.

Le premier directeur en fut le lieutenant-colonel Isaac qui s'était illustré pendant la guerre de 1870. L'inauguration officielle de la fondation dont il était si fier eut lieu le 3 mai 1891 et il devait mourir en octobre de cette même année, précédant d'ailleurs son épouse de quelques jours. Ils laissaient un fils, Jules, qui devint pensionnaire au Lycée Lakanal. Il est l'auteur, avec l'historien Albert Malet, du célèbre manuel d'histoire connu de tous les lycéens.

### Après la Guerre de 1914

L'école d'horticulture constituée ne reprit pas ses activités après la guerre de 1914-1918. La Société de Refuge et Patronage professionnel de jeunes gens décida de mettre le domaine en vente, sous l'appellation de "Château du Plessis-

**Piquet**". C'est Maître Paul Cousin, notaire à Paris qui négocia la vente sous forme de 396 lots le 3 juin 1923.

Le Domaine était totalement indépendant du château du Plessis et par suite de la propriété de Louis Hachette.

Le lot contenant le château devait être acheté le 9 novembre 1923 par Monsieur et Madame Benoit Bloch et Monsieur Gaston Georges puis revendu à Monsieur et Madame Demuylder le 14 octobre 1925.

En 1939 il est mis à la disposition de l'Archevêché de Paris qui y installe un presbytère et ouvre une école paroissiale. Un patronage de garçons utilise l'ancienne grange appelée "le Bûcher". Un groupe de filles avec soeur Thérèse profite de l'Orangerie louée à Madame Martens.

En novembre 1954, il est revendu à la Société immobilière du Val de Grâce. Enfin en novembre 1978 c'est la Communauté catholique de la Fontaine liée au Café Chrétien de la rue de Malabry qui en devient propriétaire. Elle entreprend d'importants travaux de restauration. Actuellement elle abrite pour de courts séjours des personnes en difficulté.

Le château a toujours le classicisme typique du XVIIIe siècle de lignes sobres et de décoration réduite au fronton de l'étage. Il ne jouit plus que d'un modeste jardin.

### III LE PETIT CHATEAU ( 3 Grande Rue, aujourd'hui rue du Général Leclerc)

#### Le Domaine de Frédéric César de la Harpe, de 1799 à 1814

Face au château Colbert, de l'autre côté de la rue de Fontenay, existait une très belle propriété, au fond d'une vaste pelouse entourée d'arbres, dont on apercevait de la route le fronton grec percé d'un oeil de boeuf. Là habita un citoyen d'origine vaudoise : Frédéric César de la Harpe de 1799 à 1814. Ses parents et son oncle, un pasteur, lui avaient donné un goût très vif pour la lecture et l'avaient initié très jeune à la fréquentation de la culture latine.

Elevé à l'institution de Haldenstein, plus tard élève de Saussure à Genève, promu docteur en droit, il devint grâce à la recommandation de Grimm et par l'intermédiaire du frère cadet du favori de Catherine II, Lanskoï, à Petersbourg le précepteur des petits-fils de cette dernière, les ducs Alexandre et Constantin, héritiers du plus autocrate des empires ... auxquels il inculqua ses idées libérales.

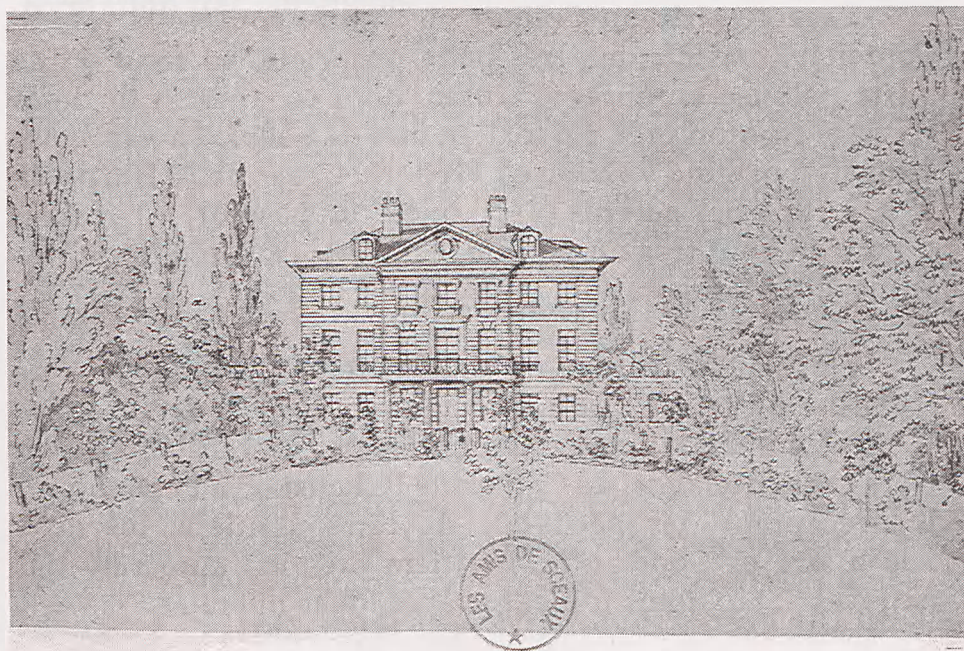


Lorsqu'Alexandre devint Tsar, il conserva une tendre affection pour son précepteur. Frédéric-César de la Harpe avait épousé la fille d'un riche négociant de Petersbourg, Mademoiselle Dorothee Böhling. Ensemble ils formèrent un couple assorti et très complémentaire.

De Russie, il poussa les Vaudois à l'indépendance. Proscrit par les autorités bernoises du pays de Vaud, il s'installa à Paris et rejoignit les démocrates helvétiques dans le Club des Helvétiques de Paris où il joua un rôle important en poussant à la création d'une Constitution Unitaire de la République Helvétique, et d'un Directoire dont il fut membre en 1798.

Mais le Directoire suisse connut un sort tragique et le pays tout entier vécut une période de guerre. Le Directoire helvétique fut déposé ; c'est alors que la Harpe, sentant les événements se précipiter, eut l'idée de se faire acheter une propriété au Plessis, en dehors de son habitation parisienne rue de Condé, pour s'y replier si besoin était. Lorsqu'Alexandre entra en vainqueur à Paris après l'échec de la Campagne de France, le 31 mars 1814, il se rendit chez son ancien précepteur, à la grande fierté de la Harpe.

Une plaque de cuivre conservée au Musée du vieux Lausanne porte l'inscription "Sur cette table, Alexandre 1er empereur de Russie, écrivit au Plessis-Piquet en 1814 ..." et plusieurs dessins à la plume de la main de la Harpe, au *Musée de Mon Repos* à Lausanne témoignent de son habileté à traduire les détails du paysage et l'amour des arbres tels que Chateaubriand les avait lui-même célébrés dans sa chère Vallée aux Loups à Châtenay.



La Maison de la Harpe en 1804  
Dessin exécuté par la Harpe  
Musée de Mon Repos à Lausanne  
Coll. Amis de Sceaux

Des professeurs éminents, botanistes ou agronomes fréquentaient ce cercle du Plessis et Charles de Lasteyrie qui devait vulgariser la lithographie inventée par Sennefelder se mêlait au mathématicien Louis Françoer, à Jean-Baptiste Say ou à Valentin Haüy autour du couple des de la Harpe.

Pendant la campagne de 1815, le couple retourna vivre en Suisse et fut très attristé de savoir leur propriété du Plessis dévastée vraisemblablement par les Cosaques. Fr. C. de la Harpe se fixa sur les bords du lac Léman. Ses compatriotes oublièrent l'âpreté avec laquelle il les avait combattus dans le pays de Vaud. On ne voulut garder de lui que l'image du négociateur qui était intervenu en faveur de la Suisse au Congrès de Vienne.

La maison comportait à l'époque deux étages avec une entrée sous un péristyle, dans un style voisin de celui du Château des Imbergères habité à Sceaux par Mademoiselle Mars. Frédéric-César et Dorothee entretenaient un souvenir ému de leur vie coulée au Plessis.

De la Harpe vendit sa maison en 1815 à un restaurateur parisien qui lui-même la revendit en 1817 au comte de Lanjuinais ... elle passa de mains en mains jusqu'à Henri Louis Bréton, associé de Louis Hachette, à sa veuve et à son gendre, puis au peintre Zurlo avant d'être acquise par la famille Lewandowski.

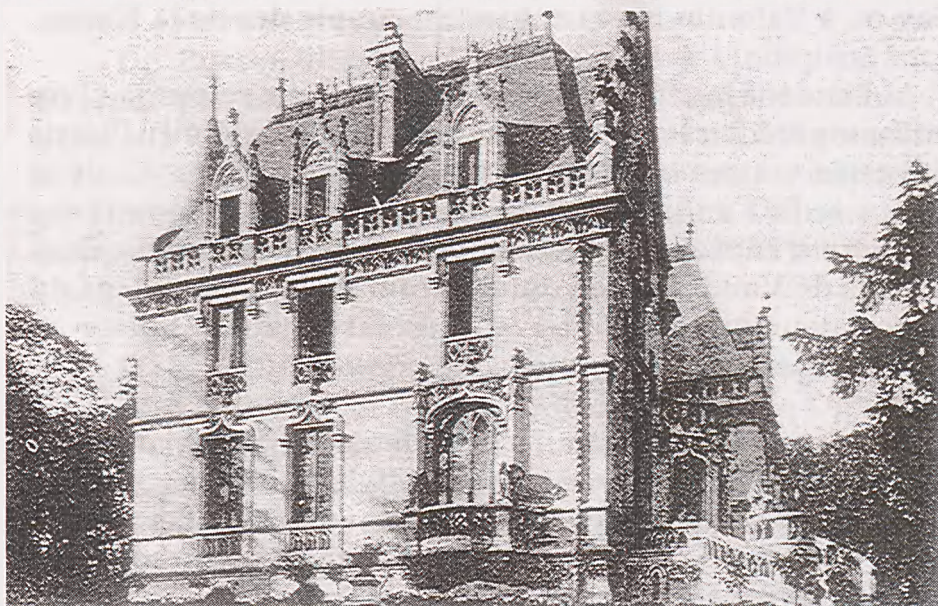
La maison telle qu'elle se présentait encore en 1932 quand elle appartenait à Maurice Lewandovski (cliché G. Fourcade-Cancellé) permet d'imaginer le cadre paisible et verdoyant dans ce coin privilégié du Plessis. Occupée par les Allemands, pillée par des vandales, elle tombait en ruine lorsqu'elle fut démolie en 1954, frappée d'alignement pour laisser place à la Cité de l'enfance, expérience pédagogique reconnue intéressante.

On n'en ressent pas moins cruellement la disparition de cette demeure qui eut moins de chance que le château Colbert mais doit figurer dans les mémoires de l'histoire locale.

\* \* \*

\*

#### IV LE CHATEAU DE LA SOLITUDE (29 rue Paul Rivet Le Plessis Robinson)



Façade du château de la Solitude

Collection Claiss

Comme au XVIII<sup>e</sup>. siècle, les riches possesseurs d'hôtels particuliers parisiens se faisaient construire des "folies" à la campagne, au XIX<sup>e</sup>. siècle. Un chocolatier renommé : Monsieur Marquis, se fait édifier un bâtiment néo-gothique "le château de la Solitude" dans un endroit du Plessis alors sauvage et difficile d'accès. Aujourd'hui la demeure est à l'abandon.

Mademoiselle Marquis, sa fille, de 1908 à 1924 se ligue constamment aux autres châtelains du Plessis, membres de la famille Hachette pour s'opposer aux projets du maire Jaudé, aussi bien dans le domaine scolaire que dans celui de la construction.

A la mort de son père, Mademoiselle Marquis, entrée au Carmel, fonde au château un Couvent réservé à son ordre.

Pendant la première guerre mondiale, c'est le Président du Conseil radical-socialiste, Monsieur Viviani qui occupe le château. Il y abrite même un bal clandestin dans cette maison qui se prête aux destinations un peu mystérieuses. Viviani y meurt en 1925, dans des sentiments apparemment religieux ...

C'est à cette époque que l'écrivain Raymond Radiguet s'inspire de l'endroit pour situer "le bal du comte d'Orgel".

Le château un temps abandonné retrouve sa vocation religieuse en 1937, en accueillant un nouveau Carmel. Suit encore une zone d'ombre.

En 1956 il échoit à l'Education nationale qui y installe un collège d'enseignement technique féminin.

Il s'y adjoint une association pour jeunes mères en difficulté avec leurs bébés. Il deviendra aussi un refuge pour femmes battues. Curieuse destinée pour cet aimable bâtiment.

Il est bientôt voué aux intempéries et en 1976 menacé d'être vendu aux enchères. La municipalité s'oppose au projet et fait classer le château en "zone interdite à l'abattage des arbres".

En 1980, Lucien Rapp à l'occasion de la fête des Hiboux au Plessis écrit un joli poème sur le sujet, résumant les heurs et malheurs du château de la Solitude.

Il devient tristement le fruit de la malveillance et est par deux fois ravagé par l'incendie.

Aujourd'hui, les arcatures ajourées, les fenêtres délabrées laissent encore rêver à l'initiale demeure poétique mais les poutres calcinées, les pierres branlantes justifient l'interdiction d'y pénétrer.

En 1980, Lucien Rapp à l'occasion de la fête des Hiboux au Plessis écrit un joli poème sur le sujet, résumant les heurs et malheurs du château de la Solitude.

Il devient tristement le fruit de la malveillance et est par deux fois ravagé par l'incendie.

Aujourd'hui, les arcatures ajourées, les fenêtres délabrées laissent encore rêver à l'initiale demeure poétique mais les poutres calcinées, les pierres branlantes justifient l'interdiction d'y pénétrer.

Comme il serait dommage de laisser disparaître cet édifice, typiquement dans le goût du XIX<sup>e</sup>. siècle et qu'il paraît encore possible de restaurer en lui choisissant une noble destination puisqu'il est à l'heure actuelle voisin d'immeubles neufs somptueusement néo-classiques !

De gracieuses statues, sculptées dans le style néo-gothique peuplaient les allées du parc. Elles ont été rachetées par la municipalité et ornent désormais les jardins de la mairie.

La très charmante silhouette du "Printemps" se marie à merveille avec les tulipes en fleurs, conjuguant dans un sourire recueilli et énigmatique l'art religieux du XIII<sup>e</sup>. siècle et dans le drapé pudique le maniérisme charmant de la Renaissance.

Micheline Henry



#### **Bibliographie :**

- Article de M. Henri Lemaître sur "Frédéric-César de la Harpe" dans le bulletin des Amis de Sceaux de 1932.

- Article de M. Joseph Varro : "Le Quartier Colbert" paru dans le bulletin de l'O.T.S.I. du Plessis-Robinson 1996.

- M. Varro, président de la "Société d'Histoire et Mémoire" qu'il a récemment fondée au Plessis-Robinson a eu l'obligeance de préciser certains points de détails.

- Le Plessis-Robinson, par Jules Claisse  
Ville du Plessis-Robinson - 1984

## TRAVAUX ET RECHERCHES

Louise Adélaïde de BOURBON PENTHIEVRE  
Duchesse de CHARTRES  
puis Duchesse d'ORLEANS  
et mère de Louis Philippe roi des Français

---



*La gravure ci-contre d'après une miniature appartenant au marquis de Luppé, est reproduite dans l'ouvrage du baron André de Méricourt : la duchesse d'Orléans  
M.I.D.F.*

Les Bourbon-Penthièvre font non seulement partie de la noblesse, mais de cette haute aristocratie des "Princes du Sang" qui dominent la société française du XVII<sup>e</sup>. et du XVIII<sup>e</sup>. siècle.

Issue des amours de Louis XIV et de Madame de Montespan, le comte de Toulouse, dernier des bâtards du Roi Soleil, légitimé en 1681, sera le père du duc de Penthièvre.

Né à Rambouillet le 16 novembre 1725, son altesse sérénissime le duc de Penthièvre est un homme d'une grande bonté, d'une grande modération politique. A la tête d'une grande fortune, il pratique la charité. Très attaché au roi son cousin, il est fidèle à son pays et conscient de son rang.

En 1744, il épouse la fille du duc de Modène dont il aura sept enfants. Cinq meurent en bas âge. Seuls survécurent le prince de Lamballe et Louise de Bourbon Penthièvre, sa fille unique. Elle est douce, blonde, timide, pieuse, avec des yeux pervenche s'émerveillant d'un rien. Orpheline de sa mère, elle vivra avec son père. Une intimité exemplaire, un accord jamais troublé règnent entre le père et la fille. Ils s'aimaient comme des "bourgeois" et rien n'était plus simple que leurs habitudes malgré leur grande fortune. Une placidité, une sérénité à toute épreuve brillaient sur la physionomie du prince. Il accueillait le pauvre comme le riche, le malheureux mieux que le fortuné. Aussi l'aimait-on partout et "son angélique fille autant que lui" (baronne Oberkirch).

Cette princesse naïve sera victime du XVIII<sup>e</sup>. siècle finissant. Victime au coeur désarmé par le sentimentalisme de Jean-Jacques Rousseau ; victime du libertinage de son époux, le duc d'Orléans, qui n'était pas un modèle de vertu conjugale ; victime du "gouverneur" de ses enfants, Félicité de Genlis, qui les éloigne de leur mère ; victime enfin des déchirements révolutionnaires, perdue dans ce monde nouveau que son âme sensible n'accepte pas.

*"Elle portait partout une mélancolie dont rien ne pouvait la guérir. Elle souriait quelquefois, elle ne riait jamais".*

*(Mémoires de la baronne d'Oberkirch, t.II, pp. 67-68).*

### LE COUPLE, 1769-1791

En 1769, Penthièvre n'était pas enchanté d'unir sa fille au duc de Chartres, grand bel homme, spirituel et gai, aimant les nouveautés, la chasse, les femmes, la table. C'est un séduisant "flambeur". Mais il est flatté que Louise Adélaïde, en scellant la réconciliation des Orléans avec les bâtards royaux, devienne "une princesse du sang". Douce, sage, d'une inconscience naïve, négligeant ses frasques, elle était amoureuse de ce séducteur.

Le 5 avril, le mariage est béni dans la chapelle du château de Versailles et Louis XV soupe en public dans le salon d'Hercule avec sa famille et le jeune couple.



Entouré d'un nombreux personnel et d'une cour d'esprits avancés, le duc et la duchesse de Chartres s'installent au Palais Royal. C'est là que le comte de Genlis, capitaine des Gardes, voit nommer sa jeune femme "dame d'accompagnement" de la princesse. (1)

Nièce de Madame de Montesson favorite puis épouse du "gros" Philippe d'Orléans, Félicité de Genlis à vingt-six ans en paraissait dix-huit. Une taille de danseuse, un visage spirituel, un talent de musicienne, l'art de plaire enfin, amusent puis séduisent le duc de Chartres.

*"Madame de Montesson et Madame de Genlis avaient asservi père et fils".* L'aventure fut brève, mais Félicité gardera sur son ami une influence capitale. Tous deux sont intelligents, ambitieux, curieux d'idées nouvelles. *"La bonne duchesse ne s'alarme pas de leur rapprochement et en toute innocence, donna son amitié. Les deux époux ne prenaient plus la moindre décision sans demander l'avis de Félicité".*

(1) - Selon l'usage du temps, elle avait droit au titre de princesse.

Lorsque le duc de Chartres est intronisé Grand Maître de la Franc-Maçonnerie en 1773, la blonde Adélaïde vêtue de blanc, portant un cordon bleu et le brassard du Silence et de la Vérité, s'avance "sans y comprendre grand chose" pour s'affilier à la Loge de la Folie Titon, rue de Montreuil. Son mari et Félicité se regardaient tout souriants.

Puis, naquirent les enfants : Valois en 1773, le futur Louis-Philippe, Montpensier en 1775, les jumelles en 1777 (l'une mourra à 4 ans de la scarlatine, l'autre sera Madame Adélaïde), puis Beaujolais en 1779. D'un commun accord les époux demandèrent à Madame de Genlis d'être leur "gouverneur". Elle s'installera avec eux dans une maison spécialement construite près de la rue de Bellechasse, et les séparant de leur mère, les formera par une rude discipline, une éducation spartiate, laïque et rousseauiste.

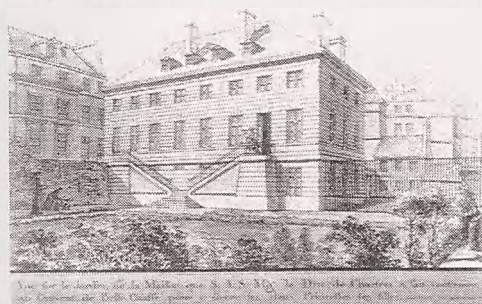
Elle se considérait non seulement comme leur "gouverneur", mais comme leur répétitrice, leur mère, seule capable de les former à devenir des princes modernes. Physique, chimie, minéralogie, botanique, géographie et histoire, mécanique et pharmacie, musique, dessin, mythologie, langues vivantes et sport occupaient tous leurs instants.

Elle allait être liée pendant soixante ans à cette famille.

Après la mort de Louis XV, le nouveau couple royal apprécie la compagnie des Orléans ; Marie-Antoinette dépêche sa couturière, Rose Bertin à la duchesse. La princesse de Lamballe, sa belle-soeur est de leurs intimes.

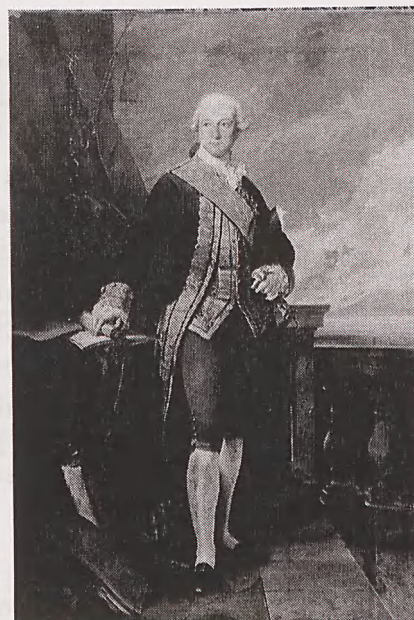
## LE DUC

Le duc est à la mode, anglophile. Le 9 mars 1775, il organise avec son cousin le comte d'Artois la première course de chevaux à l'anglaise dans la plaine des Sablons à Neuilly. Passionné de nouveauté, de voyages, il accumule les conquêtes féminines. Louise-Adélaïde, toujours amoureuse de son mari, lui pardonne ses infidélités. Rieur, parieur, il est un tel "flambeur" qu'il dilapide les considérables revenus des Orléans-Penthièvre, et pour combler le gouffre béant, se lance dans une opération immobilière autour du Palais-Royal. Sous les nouvelles arcades qui entourent les jardins, commerces, café et théâtre vont devenir peu à peu un foyer d'agitation contre Versailles.



Le pavillon de Bellechasse - 1778  
in "Pavillon et Fêtes" - p. 203

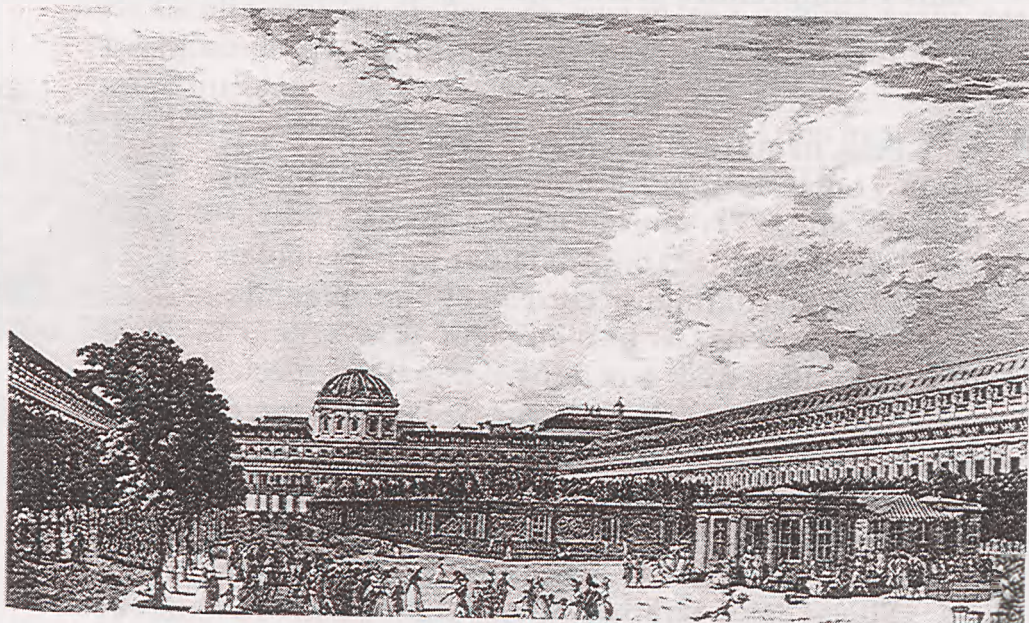
Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans  
dit "Philippe Egalité"  
Photo RMN - Gérard Blot



copie par Larivière Ch. Ph.



Pendant les séjours d'agrément que fait le duc en Angleterre, il s'intéresse beaucoup au régime politique anglais, ce qui ne peut que déplaire à Louis XVI qui se méfiait beaucoup de nos voisins. A la cour, on se défie de lui.



Le Palais Royal en 1780  
in "Pavillons et Fêtes" p. 199

**Devenu duc d'Orléans à la mort de son père en 1785**, il va se rallier à la fronde parlementaire qui cherchait un porte-parole prestigieux pour "débourbonnaiser la France" ... Envoyé en disgrâce par Louis XVI à Villers-Cotteret, il obtint son pardon en 1787 "en considération de Madame la duchesse sa digne épouse, et du duc de Penthièvre son respectable beau-père", et s'installa au Raincy.(1)

La popularité du duc d'Orléans était de plus en plus grande à Paris, et la méfiance de plus en plus grande à Versailles.

Disciples de Madame de Genlis, ses fils jugeaient les lois de la monarchie "contradictoires et oppressives" et rêvaient d'une constitution à l'anglaise ou à l'américaine qui leur paraissaient "proches de la perfection". Si leur père rêvait lui-aussi d'une réforme de la royauté, il n'en était pas moins attaché, viscéralement, au rang de sa famille et obtint de fiancer sa fille de douze ans au duc d'Angoulême se rapprochant ainsi de la branche Bourbon. Mais le mariage n'aboutit pas, Madame Adélaïde ne se maria jamais.

(1) - Le château du Raincy avait été acheté par son père en 1755. Agrandi et embelli, ce magnifique domaine fut saisi et vendu comme bien national en 1797, puis restitué aux Orléans en 1814. Il fut agrandi par Louis-Philippe, confisqué et pillé et enfin morcellé.

La duchesse va finir par apprendre qu'elle avait été trompée par Madame de Genlis qu'elle avait longtemps considérée comme son amie. Bouleversée, elle voulut lui retirer l'éducation de ses enfants, mais le duc fut intraitable et elle se soumit. Mais le nouvel amour de son mari pour Madame de



LE CHATEAU de BAUCY  
THE CASTLE of BAUCY    Das SCHLOSS von BAUCY

Eau forte de Constant Bourgeois  
Coll. M.I.D.F.

Buffon, belle-fille du naturaliste, la désespéra. *"Je vous ai dit que j'aimais mieux souffrir en silence et attendre tout le temps, vous me répondîtes que cela ne se pouvait plus, que vous aimiez tant à présent qu'il n'était pas dans votre caractère d'être pour moi comme vous l'étiez avant"*.

Séjournant en Angleterre, le duc écrivait des lettres affectueuses à ses enfants, adressant de tendres pensées à la gouvernante, rien à l'épouse.

## LA RUPTURE

Louise-Adélaïde se rendit compte qu'elle avait été doublement trompée et remplacée dans le coeur de son mari et de ses enfants. Larmes et scènes n'y changèrent rien.

Deux clans s'affrontaient désormais.

D'un côté, Philippe et Félicité de Genlis (devenu comtesse de Sillery), les novateurs. De l'autre, Louise-Adélaïde et Madame de Chastellux sa dame d'honneur, les fidèles aux traditions religieuses et aristocratiques du passé.

Guerre ouverte entre les époux qui, au Palais Royal ne communiquaient plus que par billets, tâchés de larmes par elle, numérotés froidement par lui. Les enfants en seront l'enjeu.

En avril 1791, meurtrie, elle se réfugie auprès de son père au château d'Eu, lieu privilégié où il était particulièrement aimé car il avait un sens aigü de la justice sociale avant qu'elle ne soit institutionnalisée. La victime se rebiffe. Elle n'accepte plus le partage avec Madame de Genlis, elle ne veut plus assurer "le rôle officiel de mère honoraire". Eloignée de ses enfants, séparée de son mari, elle demande le divorce. Il est condamné à lui verser une rente dont il s'acquittera fort peu.

Ils ne se reverront jamais.

### LA REVOLUTION

Cette période de rupture conjugale, si triste pour la duchesse, se déroule sur fond de bouleversements révolutionnaires.

Devenu secrétaire du duc d'Orléans, Choderlos de Laclos rédige pour lui des textes politiques, le présentant en défenseur des opprimés de l'absolutisme royal. L'abbé Sieyès, grand vicaire de l'archevêque de Chartres, est même chargé de donner encore plus de poids à ces "Instructions" en ajoutant que "seul le peuple est dépositaire des pouvoirs de la Nation".

Chez Madame de Genlis, les propos politiques remplacent les conversations mondaines, et les jeunes princes y assistent. Soulèvements dans les campagnes, rumeurs de disette, augmentation du prix du pain, la confusion règne à Versailles. L'agitation s'accroît dans les cafés et le jardin du Palais Royal. On presse le duc d'Orléans de prendre le pouvoir pour le bien du peuple et pour mettre fin à l'absolutisme. La Cour, de son côté, l'accuse de fomenter l'agitation, car il est prisonnier des loges maçonniques qui veulent gouverner par son intermédiaire. Le 12 juillet 1789, Necker est renvoyé, des régiments stationnent autour de Paris, Camille Desmoulins, le secrétaire de Mirabeau, juché sur une table dans le jardin du Palais Royal, encourage les parisiens à prendre les armes.

La Révolution est en marche.

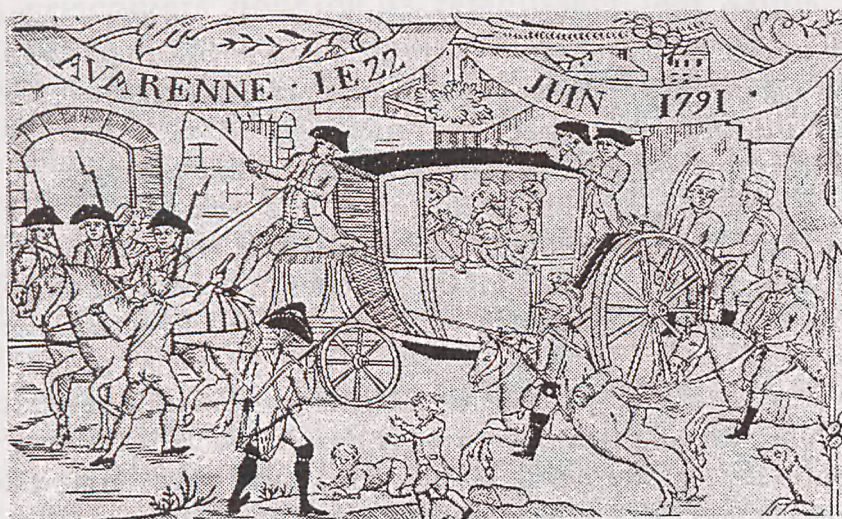
\*

\*\*\*

Pour les enfants de la duchesse, leur père était bien un champion de la liberté alors qu'il apparaissait comme un traître à Versailles. A la fête du Roi, ils portèrent même la cocarde tricolore. Ils se réjouissaient que leur soeur Adélaïde n'eut pas épousé le fils du comte d'Artois et, geste éminemment symbolique et favorable à leur popularité parisienne, entraînés par Madame de Genlis, ils assistèrent de la terrasse du somptueux hôtel de Beaumarchais (1), à la démolition de la Bastille par les ouvriers de Palloy, puis aux séances de l'Assemblée.

En octobre 1790, Louis-Philippe a dix-sept ans et c'est avec enthousiasme qu'il s'inscrit au Club des Jacobins. En juin 1791, avant de partir à Vendôme pour commander le 14ème Régiment de Dragons, il va au château d'Eu embrasser son grand-père et sa mère qui vient de s'y réfugier, meurtrie par son divorce.

Le même soir la famille royale partait pour Varenes, et le comte de Provence s'était enfui.



In "Madame de Genlis" - Jean Astruc coll. M.I.D.F.

A Paris l'ambitieux Choderlos oeuvrait pour que la régence soit offerte au duc d'Orléans ; mais celui-ci déclarait qu'elle ne pouvait être offerte qu'au frère du roi, qui venait de s'enfuir. Par son attitude ambigüe, il apparaissait avoir moins de courage et de talent qu'on ne lui en avait prêté. Cabales et accusations ruinèrent son prestige. La Cour le détestait, le peuple le méprisait.

Madame de Genlis espérait qu'il s'effacerait devant ce fils aîné qu'elle avait formé pour être un souverain modèle.

Après la Fronde des Princes, la Fronde Parlementaire, et la chute de la Royauté le 10 août 1792, la Terreur commençait.

(1) - L'Hôtel de Beaumarchais se trouvait à l'emplacement des n°2 à 20 de l'actuel boulevard de Beaumarchais. Il fut loti de 1818 à 1826 pour faciliter l'ouverture du Canal Saint Martin

Pour faire preuve de sa soumission à la loi du 4 août qui abolissait les privilèges, il signe désormais "Citoyen Egalité". Elu à la Convention en septembre, on le pousse à siéger parmi les plus virulents, les Montagnards.

Son vote régicide lui acquiert définitivement le mépris ; sa tête roule place de la Révolution le 6 novembre 1793.

\* \* \*

\*

### 1793 L'ANNEE TERRIBLE

Au château de Bizy, le 4 mars 1793, le duc de Penthièvre était mort du chagrin causé par l'horrible fin de sa belle-fille, la princesse de Lamballe et celle de Louis XVI, son roi et cousin. C'est dans le plus grand respect que le corps du "Bon Duc" avait été pieusement conduit dans le caveau seigneurial de Dreux et en pleine Terreur., *"il ne se trouva pas un seul Sans-Culotte pour protester contre ce retour au fanatisme"* ; ce qui explique bien le respect qui entourera et protégera cette famille et nombre de ses biens (Sceaux par exemple).

Le jeune Louis-Philippe, qui était devenu attaché d'Etat-Major de Dumouriez, général de l'armée républicaine, est entraîné dans la "Trahison" de son chef et se réfugie dans les rangs ennemis le 5 avril.

La Convention crée le Comité de Salut Public, qui décrète l'arrestation des parents des suspects. Madame de Montesson, Madame de Genlis sont consignées chez elles. Pour Louis-Philippe, commence vingt et un ans d'exil.

Otages de cette trahison, le duc d'Orléans et son fils, le comte de Beaujolais, sont enfermés à la prison de l'Abbaye, puis transférés au Fort Saint-Jean à Marseille où ils retrouvent le fils cadet, Montpensier, qui combattait dans l'armée du Midi.

Au même moment, un décret ordonne l'arrestation de la citoyenne Egalité dans son château de Bizy qui est, paraît-il, rempli de suspects et d'armes. Quatre cents hommes de la garnisons y sont dépêchés ! Finalement protégée par le respect, la reconnaissance et de déchirants faux-témoignages sur sa mauvaise santé, elle obtient de rester chez elle, gardée à vue jusqu'à son rétablissement.

Après la mort sur l'échafaud de son époux, la duchesse est de nouveau inquiétée et conduite à la prison du Luxembourg, dans ce palais où elle était jadis affectueusement reçue par le comte de Provence avec les honneurs dus à une princesse du sang.

Fragile, elle ne peut s'alimenter que de lait. Chaque matin, une fermière en apporte à la fille de son ancien seigneur, puisque sa vache broute l'herbe du parc de la duchesse à Sceaux. Etat de santé s'aggravant ou démarches réussies, elle obtiendra en 1794 d'être transférée à Charonne dans la maison de santé Belhomme, entourée de jardins et de demeures aristocratiques.

### BELHOMME

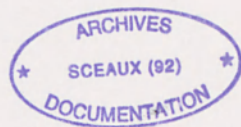
Très protégé en haut lieu, commandant un bataillon de la Garde Nationale, cet ancien menuisier accueillait chez lui les prisonniers pour qu'ils rétablissent leur santé. Ils devaient verser "une écrasante pension" pour une maigre chère et d'étroits réduits. Mais c'est dans l'élégant rendez-vous de chasse de Madame Pompadour, mitoyen de la maison Belhomme, que la duchesse fut incarcérée. La société était huppée, des voitures stationnaient à l'extérieur, on essayait de se distraire, de faire de la musique, on essayait d'oublier ce qui se passait à Paris. On portait la prisonnière affaiblie sur un brancard dans le jardin pour lui faire respirer le bon air. Un ancien fermier des terres du duc de Penthièvre, de Lézigny en Brie, lui envoyait farine, fromages et fruits, ainsi que deux vaches pour le lait ... La duchesse était entourée, aimée, respectée. C'est alors que le duc de Nivernais lui présenta un nouvel arrivant, Pierre-Marie Rouzet.

### ROUZET

Qui était Rouzet ?

C'était le fils d'un pauvre tailleur de Toulouse qui avait connu son heure de célébrité en témoignant au procès Calas. Pierre-Marie Rouzet était parti comme simple soldat à la guerre de Sept Ans, puis quelques examens de théologie l'avaient transformé en avocat. En 1791, il est professeur de droit à Toulouse ; il a beaucoup lu, il aime aussi l'action. Il est envoyé aux fêtes de la Fédération à Bordeaux, puis élu député girondin à la Convention en 1792.

Il a le courage de défendre Louis XVI, ne demandant que la réclusion. Pendant la Terreur, il se cache rue Saint-Guillaume ; reconnu, il est emprisonné aux Carmes, rue de Vaugirard.



Il adresse pétitions sur pétitions à ses chers collègues Robespierre, Billaud-Varenne, Saint-Just, Collot d'Herbois, Couthon, *"pour aller soigner ses rhumatismes, car la prison des Carmes est vraiment inconfortable et il lui conviendrait de prendre les eaux de Dax ou de Bagnères à leur choix"* ...

Grâce peut-être à la protection de Barrère qu'il avait connu dans le midi, il est transféré chez Belhomme, où il conquiert l'amitié du duc de Nivernais qui le présente à la duchesse d'Orléans.

En 1795, il sera élu membre du Conseil des Cinq Cents.

C'est un homme complexe, au début plein d'illusions sur la bonté native de l'humanité. Sa sensibilité le rapproche d'Adélaïde de Bourbon-Penthièvre. A sa libération, il va s'attacher avec ferveur à faire sortir la duchesse, *"arguant du délabrement de sa santé"*, et lui permettre de se retirer, libre, dans un des domaines Penthièvre. Mais la duchesse, effrayée, désemparée à la vue des châteaux pillés, des parcs ravagés, rentre se réfugier chez Belhomme ! (1)

Les mois passent et la duchesse essaie de transformer "sa cage" en honnête logis, de sauver du séquestre des meubles de son père, quelques menus débris de son ancienne opulence, *"qu'est donc devenue la cassette où sont les livres de Monsieur de Florian ? Nous ressemblons à de pauvres naufragés, et dans notre désastre nous en sommes à nous féliciter de retrouver quelque chose"*. Malgré son peu de moyens, elle continue à distribuer des aumônes aux malheureux, et à écrire des pétitions pour obtenir la restitution de ses biens et retrouver ses enfants.

Elle se demande si elle ne doit pas écrire "au citoyen" au lieu de Monsieur sur les lettres qu'elle adresse à ses anciens secrétaires pour faire réparer les porcelaines cassées ou faire venir le cheval de Sceaux. Rêve réalisé car escorté par *"le bon Noël et le bon meunier qui s'entendent bien aux chevaux"*, l'animal sera abrité sous un "angard" fabriqué avec de vieilles planches.

Elle mène une vie plus mondaine chez Belhomme. Les Orléanistes se rapprochent, Tallien dîne chez elle ; très influent, Rouzet fait lever le séquestre des biens des Orléans. Cela excite les jalousies, on parle de complot orléaniste. En septembre 1797, après la réaction de Fructidor, on réactive les décrets de 1793 condamnant à l'exil les familles Bourbon et Orléans avec confiscation de leurs biens.

1) - Le château de Sceaux était fort délabré car on avait enlevé les plombs du toit pour fabriquer des balles et le parc était transformé en école d'agriculture.

Le Directoire propose à la duchesse une rente annuelle de 100 000 livres qu'elle refuse. Elle obtient d'être exilée en Espagne où règne un Bourbon depuis que le petit-fils de Louis XIV, duc d'Anjou, qui avait fait ses adieux à son grand-père au château de Sceaux, est monté sur le trône d'Espagne sous le nom de Philippe V.

Le 12 septembre 1797, commence l'épique voyage dont les conditions n'ont rien de princières, mais sous la garde de gendarmes bienveillants. La duchesse en larmes se sépare de Rouzet et d'étape en étape, escortée de sa petite suite de fidèles, se dirige vers les Pyrénées.

Coup de théâtre à Auch ! Rouzet descend d'un cabriolet et sollicite l'honneur d'entretenir la duchesse de ses affaires. Puis disparaît. Au poste frontière du Perthus, on contrôle berlines et passeports. Stupeur ! sous un amas de cartons et de manteaux, on découvre un passager clandestin. Jean-Marie Rouzet balbutie ses titres, se présente, il est membre des Cinq Cents. Mais il est sans ordre de mission, donc en infraction, c'est donc un comploteur. On l'arrête ; la duchesse s'évanouit ! Il est incarcéré au Fort de Bellegarde, au-dessus du Perthus.

Embarras de l'Administration à qui Rouzet affirme "qu'il allait soigner sa santé, prendre les eaux à Dax, mais que celles-ci étant en mauvais état, il avait cru que le département des Pyrénées Orientales était un pays chaud pouvant lui en offrir d'équivalentes".

Le commandant est peu convaincu, estimant qu'un représentant du peuple n'avait pas à s'associer aux "prétendus Grands" d'une monarchie déchuée.

L'affaire fit beaucoup de bruit au Directoire. Rouzet offre sa démission au Conseil des Cinq Cents, tout en se posant comme défenseur d'une intéressante victime. Voulant couvrir l'un des leurs, les Cinq Cents furent indulgents pour cette rocambolesque aventure d'amour : ils l'autorisèrent à rejoindre la duchesse ; il ne la quitta plus.

A la veuve d'un régicide, à la mère de proscrits, cet homme au verbe ensoleillé, attentif à son malheur, voua une affection éperdue tout en se glorifiant, retors et ingénieux, de l'avoir sauvée de tous les périls.



## LES PROSCRITS

Adélaïde, la fille de la duchesse n'est plus sous la coupe de Madame de Genlis mais en Suisse avec sa tante Conti.

Louis-Philippe, pour subsister, est d'abord professeur de mathématiques à Reichenau dans le canton des Grisons, puis se retrouve à Hambourg avec la trop séduisante Madame Flahaut, maîtresse de Talleyrand. Leur fils sera le père du duc de Morny, demi-frère de Napoléon III. Les deux cadets sont en prison à Marseille dans de dures conditions et les entourer est la constante préoccupation de leur mère : *"Ah, si nous pouvions avoir la cave de Sceaux, mes pauvres enfants désirent un peu de bon vin"*.

Le seul moyen de les faire sortir est d'obtenir que leur frère aîné, duc d'Orléans depuis la mort de Philippe-Egalité, quitte l'Europe. Pour le Directoire comme pour la monarchie, l'ambition de cette famille apparaît comme une menace.

Donc, le 24 septembre 1796, alors que la duchesse est encore chez Belhomme, Louis-Philippe monte à bord de l'America ; un mois après, il débarque à Philadelphie où il attend ses frères Montpensier et Beaujolais. Il écrit à sa mère : *"Je crois rêver quand je pense que dans peu, j'embrasserai mes frères et que je serai réuni à eux et puisque j'écris à ma chère maman, je saisis l'occasion de lui dire que depuis longtemps, je n'ai plus de relations avec Madame de Genlis"* (dont il avait découvert le monstrueux égoïsme pendant la Révolution).

Se retrouvant à Philadelphie, les trois frères réunis sillonnent les Etats. Chutes du Niagara, Kentucky, New-York, Massachussets, Ohio, Louisiane colonie espagnole de leur cousin roi. Mais c'est à Londres qu'ils parviennent en février 1800, et obtenant une entrevue avec le comte d'Artois, offrent leur fidélité au comte de Provence. Réconciliation préparée de loin et discrètement par la duchesse pour assurer que le fils du régicide ne brigue pas le pouvoir.

Les trois frères vivent modestement à Twickenham, s'adonnant à la lithographie.

Montpensier miné par l'insalubrité de la prison de Marseille, épuisé par les incessants voyages avec son frère aîné, rongé de tuberculose, meurt à Londres en 1805. On l'enterre dans l'abbaye de Westminster.

Louis-Philippe entraîne Beaujolais soigner sa santé sous le meilleur climat de Malte où pourtant il s'éteint en 1808.

\* \* \*

\*

## L'EXIL DE LA DUCHESSE

L'exil espagnol durera dix-sept ans.

### SARIA - 1797

Elle s'installe médiocrement avec sa petite suite dans une maison délabrée à Saria, faubourg de Barcelone. Le "cousin roi" Charles IV, celui peint par Goya, ayant peur de déplaire au Directoire, ne secourt guère l'exilée, "plus généreux en décorations qu'en douros". Il accorde seulement le titre de comte de Folmon et le cordon de l'ordre de Saint-Charles à Rouzet, devenu le chancelier qui gère les maigres ressources de la duchesse réduite à une vraie pauvreté malgré ses lettres suppliantes et dignes aux Bourbon d'Espagne, les descendants de Louis XIV.

### FIGUERAS

En 1801, la duchesse quitte Saria pour se rapprocher géographiquement de la France et s'installe aux pieds des Pyrénées sous l'éclatant soleil catalan de Figueras. Sa petite cour l'accompagne ; on fait de la musique, sa voiture la conduit sur les hauteurs d'où elle peut apercevoir "sa chère patrie".

La guerre entre l'Espagne et l'Angleterre rend de plus en plus difficile les retrouvailles avec ses fils à Twickenham. Sa fille est en Hongrie avec sa tante la princesse de Conti. Elles rejoignent l'exilée à Figueras mais supportent mal la tutelle de Rouzet de Folmon sur la malade duchesse.

La mort de ses fils, surtout de son tendre Beaujolais, est un deuil affreux pour elle. L'envahissement de l'Espagne par l'armée napoléonienne l'oblige à quitter Figueras. Brisée, elle s'embarque sur un brick anglais pour Minorque où elle débarque dans le port de Mahon le 1er janvier 1807.

### MINORQUE

Accueillie avec les honneurs dus à son rang, elle jouit d'une fastueuse hospitalité, mais le gouvernement français ne lui paie plus sa pension. Elle est aidée par le duc de Kent ainsi que par la Russie, mais elle est réduite à vendre ses objets précieux tout en continuant à distribuer des aumônes et à faire dire des messes pour l'anniversaire de la mort de sa mère, de son père et de Philippe-Egalité.

Louis-Philippe et sa soeur Adélaïde se sont réfugiés en Sicile, à la cour du roi Ferdinand et de la reine Marie-Caroline, soeur de Marie-Antoinette, chassés de Naples par l'armée de Murat. Il allait bientôt épouser leur fille Marie-Amélie. Le frère et la soeur allèrent chercher leur mère à Mahon. Accompagnée de l'inévitable Folmon, elle arrive en Sicile le 16 octobre 1809. Le mariage est célébré au château de Palerme avec l'assentiment du comte de Provence, chef de la maison des Bourbon. C'est un jour de joie pour Louise-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre.

Mais le comte de Folmon est plutôt traité en Rouzet par son entourage. Blessée, la duchesse sans prendre congé de personne, s'embarque pour Minorque. Il en restera toujours une trace entre elle et ses enfants.

## RETOUR EN FRANCE

1814

C'est la chute de Napoléon qui permet à la duchesse-douairière de retrouver sa chère patrie, *"de déposer à l'abri ceux qui ne l'ont jamais abandonnée, et les guenilles échappées à tant de naufrages et de secourir les pauvres"*.

Elle est pleine d'illusions sur l'état de sa fortune qu'elle avait cru préserver par dix-sept années de sacrifices et de pauvreté.

Le 2 juillet 1814 elle débarque à Marseille. Larmes, joie, fêtes, Te Deum ; des marins en uniforme traînent sa calèche : naguère, elle les a fait délivrer des prisons espagnoles. Joie teintée de tristesse car au loin se dresse la silhouette du Fort Saint-Jean où ses fils furent prisonniers.

Avec émotion, respect et bonheur, elle est accueillie à l'abbaye de la Joye à Nemours par son ancien trésorier, si dévoué quand elle était chez Belhomme. Puis elle parvient à Paris, passant devant le Palais Royal sans pouvoir retenir ses larmes. Que lui reste-t-il ?

Avec une inconscience naïve, elle avait fait solliciter Napoléon par la reine Hortense pour récupérer sa fortune. Elle regrettera toujours le bel hôtel de Toulouse irrévocablement attribué à la Banque de France.

Louis XVIII lui fait rendre les biens qui n'ont pas été vendus. Elle ne veut pas réclamer ses domaines affectés aux oeuvres charitables. Il reste bien peu de l'immense fortune des Penthièvre ; les châteaux sont ravagés, les terres morcelées. Aucun n'est habitable. Dans sa belle calèche à six chevaux, elle va à Sceaux, Armainvilliers, Chanteloup, Bizy, Amboise, la Ferté-Vidâme, Eu ... On lui donne l'hôtel de

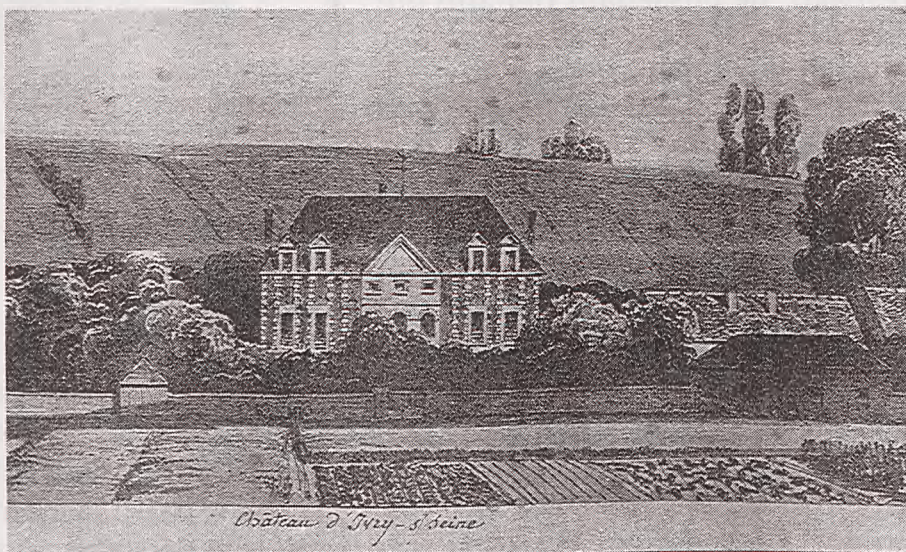
Nivernais rue de Tournon à Paris, construit pour Concini, maréchal d'Ancre. Il était la résidence des ambassadeurs extraordinaires sous Louis XIV, puis appartint sous Louis XV à "ce modèle du gentilhomme accompli" qu'était Jules de Nivernais. Familier de la duchesse à la pension Belhomme, il fut libéré et mourut en 1798 dans son hôtel de la rue de Tournon.

Mais c'est au château d'Ivry qu'elle choisit de vivre le reste de ses jours.

Louis-Philippe rentré en France accepte sous bénéfice d'inventaire la succession et les lourdes dettes de son père ; mais de douloureux conflits financiers se dressent entre la mère et le fils. Elle se dit aux abois et laisse sa fille sans ressource malgré les respectueuses réclamations de Louis-Philippe. Vieillissante, inquiète et faible, elle s'en remettait totalement au comte de Folmon.

### IVRY - 1816

Bien accueillie par la municipalité, la duchesse douairière s'installa dans le petit château d'Ivry. Résidentiel et bucolique ce village du canton de Sceaux était réputé pour son air pur, ses paturages, son lait prôné par les médecins ; ce fut peut-être une incitation pour la duchesse qui s'en nourrissait avec du chocolat. *"Racontant du reste dix fois par jour les services que Folmon lui avait rendus au péril de ses jours, circonstances fort contestées par les personnes alors en France, mais que la bonne duchesse croyait sincèrement"*, par excès d'amitié, elle sombrait dans le ridicule.



Ecole française, XIX<sup>e</sup>. siècle - Lithographie coll. M.I.D.F.

"Toute la maison devait se plier aux directives de Follemond (sic) qui administrait mal la maison parcequ'il n'avait aucune idée de conduire un pareil revenu et ne savait pas tenir ce qui aurait dû être un grand état". (Mémoires de la comtesse de Boigne).

Il lui manquait "la manière". Mais il était honnête. Quelque despotique et maladroit qu'il fût, son dévouement pour la duchesse était sans borne. Monsieur de Folmon mourut pauvre. En 1820, il fut discrètement inhumé à Dreux.

Sous la Monarchie de Juillet, le "Patriote de l'Oise" n'hésitera pas à imprimer : "La mère de Louis-Philippe avait épousé, dit-on, à Barcelone Monsieur de Follemond (sic) officier de sa maison". Mais il n'y a aucune trace d'un tel acte. Rouzet avait épousé une jeune fille d'excellente famille, eu cinq enfants, tous baptisés à Toulouse et Madame Rouzet vint plusieurs fois en Espagne auprès de la duchesse qui la traitait fort amicalement. Veuve et ses enfants étant morts, elle vivra sous la Monarchie de Juillet avec une petite pension de Louis-Philippe.

### LA MALADIE

Elle va supporter avec grand courage et résignation un douloureux cancer du sein. Elle rédigea son testament, véritable chef-d'oeuvre de "piété et de générosité, attribuant à chacun avec des petits mots d'exquise délicatesse". Elle ne donnait rien au roi Louis XVIII par respect, "ne possédant rien qui pût être digne de Lui". Elle espère que la duchesse d'Angoulême (l'enfant du Temple) daignera agréer les portraits de Mesdames Adélaïde et Victoire. Elle laissa des dons à ses amis des grandes familles, et fit des legs importants aux oeuvres pieuses et à ses serviteurs.

Le 15 juin, l'archevêque de Sens lui donna les derniers sacrements. Le 21, sa chère duchesse de Berry, le comte d'Artois, le duc d'Angoulême et le duc de Bourbon vinrent lui faire les "dernières visites d'étiquette" ; elle baisa la main du duc d'Angoulême et sur cet acte de foi royaliste s'acheva la vie d'Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, épouse de Philippe-Egalité, en juin 1821. Elle fut inhumée à Dreux.

Deux mois plus tôt, Napoléon s'éteignait à Sainte-Hélène.

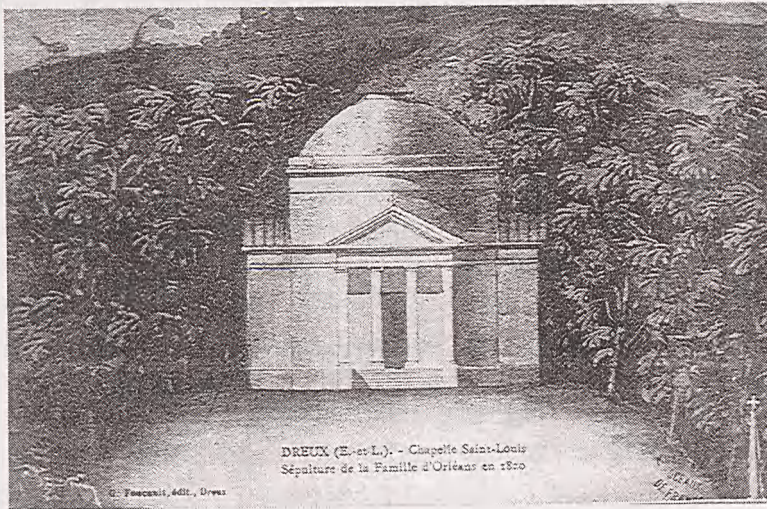


*L. A. S. Madame la Duchesse Sophie d'Angoulême  
dessiné d'après le portrait Original de M. le Duc de Berry  
peintre particulier de la Reine.*

Coll. M.I.D.F.

Elle aura été perdue dans le monde nouveau issu de la Révolution, n'aura pas eu la gloire du martyr sur l'échafaud, aura survécu d'une vie sans panache, sans auréole. Privée de la protection de son père, elle sera passée à l'emprise toute dévouée soit-elle d'un Rouzet, député conventionnel rebaptisé comte de Folmon.

Près du château en ruine du duc de Penthièvre, la duchesse avait fait élever par l'architecte Cramail une chapelle pour réensevelir son père, préparer sa propre place et celle de Rouzet.



Dans une lettre à Alfred de Vigny, Victor Hugo âgé d'une vingtaine d'années, évoque cette chapelle blanche, inachevée, s'élevant près des ruines du château. "C'est un tombeau qui s'élève près d'un palais qui croule."

coll. M.I.D.F.

Plus tard, le Roi des Français l'agrandira dans un style mi-gothique mi-renaissance pour abriter les sépultures familiales des Orléans. C'est leur Saint-Denis.



Coll. M.I.D.F.

Françoise FLOT

## BIBLIOGRAPHIE

- Le Baron André de Maricourt  
Chez Emile-Paul Freis éditeur. - Paris 1914
- Les Bourbon-Penthièvre  
de Jean Duma. - Panthéon Sorbonne 1992
- Cette curieuse famille d'Orléans  
Georges Poisson. - Librairie Académique Perrin (réédition)
- Philippe Egalité  
Evelyne Lever. - Fayard
- Société Historique du Raincy et du Pays d'Aulnay  
Bull. n°34 - Janvier 1967  
Madame de Genlis, par Jean Astruc
- Pavillons et Fêtes sous l'Ancien Régime  
par Eleanor de Lorme. - Editions Monelle et Hayot

---

## TRAVAUX ET RECHERCHES

**Pavel, Vassilevitch TCHITCHAGOFF**  
1767 (Saint Petersburg) - 1849 (Paris)

---

Il s'agit d'une famille de grande et très ancienne noblesse de la Russie, dont on peut remonter l'histoire jusqu'en 1490.

Son père, l'amiral Vassili Tchitchagoff (1) est fort connu en Russie.

En 1765, à 40 ans, il épousa Anna Kriloff, la veuve d'un capitaine de la flotte impériale, elle-même fille d'un officier allemand installé en Russie (2). De cette union naquit, en juin 1867, Pavel Vassilevitch. Il aura deux frères, dont l'un, plus tard, le rejoindra à Sceaux.

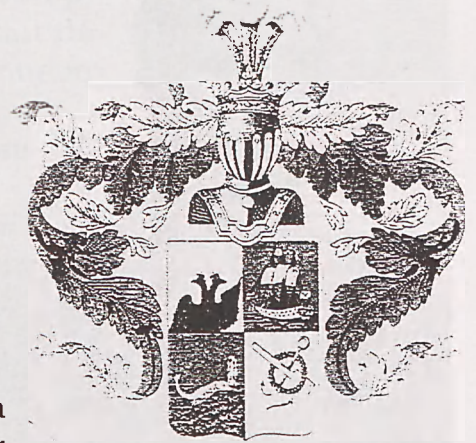
Entré dans le corps des cadets, débutant dans la Marine à 15 ans, complétant sa formation, ainsi que ses frères, en Angleterre, il est sur le bateau de son père pendant la guerre contre la Suède, en 1789 et, pour ses premières armes aux combats d'Oeland et de Revel, il reçoit une épée d'honneur et devient capitaine de vaisseau.

En 1796, il commande l'escadre, unie aux forces anglaises et sous commandement du duc d'York, pour tenter - mais sans succès - de chasser les Français de Hollande.

\* \* \*  
\*

Ses idées libérales lui valurent des ennemis dans son propre milieu ; et après la mort de l'impératrice Catherine (qui avait été la protectrice de son père), il fut desservi, calomnié même auprès du nouveau Tsar, Paul 1er, qui le fera emprisonner pendant un an ... mais bien d'autres que lui seront alors enfermés sans que le Tsar lui-même sache trop pourquoi il les emprisonnait ...

Paul 1er ayant fini par être assassiné, tout changea avec le règne d'Alexandre 1er : Pavel Tchitchagoff, maintenant officier attaché spécialement à la personne du nouvel empereur, a toute sa confiance, son estime et son amitié. Devenu ministre de la Marine, il s'emploie à la réorganiser ; elle en avait bien besoin.



Blason de la famille  
Tchitchagoff

(1) - Aujourd'hui l'orthographe serait : TCHITCHAGOV

(2) - Sous le règne de l'impératrice Anna, 1730-1740, en raison des sympathies germaniques de son favori Biron, un certain nombre de familles venues d'Allemagne s'étaient installées en Russie





Portrait de l'Amiral  
Tchitchagoff

Coll. M.I.D.F.

Esprit cultivé, avide de connaissances, il partageait les idées du Tsar, en particulier au sujet de la libéralisation des serfs ; mais à cela la noblesse était totalement opposée ... La réforme ne pourra aboutir qu'en 1861 ... La conscience qu'il avait de sa supériorité intellectuelle, son caractère entier, intransigeant même ne lui facilitaient pas ses rapports avec les gens de la cour auxquels il ne prêtait pas grande attention, manifestant même à leur égard un certain mépris. "Etre et non paraître", telle était sa devise. Il s'opposait aussi à eux par son intégrité et sa profonde honnêteté. Ce sont précisément ces qualités qu'appréciait le Tsar et qui le conduisirent à nommer Pavel Tchitchagoff gouverneur des provinces danubiennes, pour reprendre en main ces populations des principautés de Moldavie et de Valachie : "Les excès de nos troupes ont exaspéré les habitants ... Je ne crois pas que le chef actuel (Koutousoff), l'auteur de ces maux, soit capable d'obtenir des résultats ... s'il faut en juger par son âge avancé et par le caractère que je lui connais ..."

Tchitchagoff en trois mois eut vite fait de répondre aux attentes de son Empereur. Il en avait reçu "les pleins pouvoirs" pour conclure les traités d'alliance avec la Porte (la Turquie).

Estimant que l'Empire Ottoman était sur le point de tomber en dissolution, bientôt tout était prêt pour une attaque par terre et par mer contre Constantinople. Le succès de ce plan audacieux aurait pu changer l'avenir de l'Orient. Mais avait-il vraiment chance de réussir face à la diplomatie turque ? ...

D'abord favorable à ce projet, Alexandre, à la mi-juin 1812, prévient Tchitchagoff : "Nous venons d'être attaqués du côté de Kovno ..." Préoccupé donc de l'invasion des troupes de Napoléon qui s'enfoncent au coeur de la Russie, il conclut : "Songeons à employer toutes nos forces contre le grand ennemi ... l'histoire de Constantinople peut être reproduite plus tard ..."

"Je fus obligé de renoncer à mes plans," écrit Tchitchagoff, "et de donner à l'armée une autre direction."

Le 4 septembre 1812, l'armée de Moldavie (35.000 hommes) passait le Dniester en direction de Moscou.

\* \* \*

\*

Sous la pression de l'opinion qui comprend mal la "tactique" que les circonstances imposent à Mikhaïl Barclay de Tolly - n'ayant pas les moyens de s'opposer à l'avance de Napoléon, il le laisse s'engager toujours plus loin - Alexandre venait de nommer Koutousoff, généralissime. Ce dernier aurait, bien sûr, été partisan du combat, mais il savait trop, lui aussi, qu'il n'était pas le plus fort. Alors il s'agissait de ruser, de manoeuvrer pour repousser au mieux l'ennemi hors du territoire.

Ses rapports avec Tchitchagoff ne sont pas bons du tout ... mais il doit cependant lui écrire ...

Celui-ci au reçu de sa lettre ironise : *"Au moment où il me croyait prêt à passer le Dniester, il y avait quatorze jours que j'avais dépassé ce fleuve ; j'avais ensuite traversé la Podolie et la plus grande partie de la Volhinie."*

De pareilles lacunes dans la communication - incroyables de nos jours, mais bien explicables à l'époque - vont se succéder jusqu'au moment crucial du passage de la Bérézina où le manque de contacts et de coordination est flagrant entre les quatre armées censées encercler la retraite de Napoléon et l'acculer à la rivière. Si bien que Tchitchagoff, contre toute prévision (ils auraient dû, selon la Tsar, être 160.000) se retrouve soudain seul avec 20.000 hommes devant des forces trois fois supérieures et ... le grand Napoléon. Attendant en vain Wittgenstein, Streingell, Koutousoff, qui ne bougent pas ... Le gel subit de la rivière et surtout des marais qui l'entouraient permit à Napoléon de s'échapper.

Beaucoup (et Koutousoff n'est sans doute pas innocent dans cette cabale) imputèrent à l'Amiral l'échec de cette manoeuvre qui aurait dû permettre de neutraliser la quasi totalité des armées de Napoléon. Mais, témoigne un historien, le général Guillaume de Vaudoncourt : *"Il fut le seul qui exécuta les ordres qu'il avait reçus et la désobéissance des généraux qui devaient l'aider fut l'unique cause qui l'empêcha de remplir la mission dont il était chargé."* (1)

Quand la poursuite s'arrêta en Prusse, Tchitchagoff, qui n'avait perdu ni l'estime ni l'amitié du Tsar, lui remit par deux fois sa démission. Mais Alexandre ne voulant pas l'accepter, lui accorda : *"Un congé illimité avec solde entière."*

Cependant, *"lassé de devoir défendre son action lors du passage de la Bérézina"*, (2) l'Amiral quitta alors la Russie - où il ne devait jamais revenir.

\* \* \*

\*

(1) et (2) - Cité dans le "Dictionnaire Napoléon", de Jean Tulard

Il circula en Europe : Italie, France, Angleterre ... occupant ses loisirs à écrire, en français, ses "Mémoires", "Ce qu'il avait pu voir ou cru savoir".

Comme il avait épousé une anglaise, Elisabeth Proby, certains parmi ses ennemis le classait "anglophile" ; mais c'est seulement qu'il admirait l'ordre et les lois de l'Angleterre. Il voulait, en toute objectivité, être juste envers toutes les nations, louant les unes, fustigeant les autres ...

N'aura-t-il pas plus tard dans son bureau, un buste de ... Napoléon, qu'il admirait. En réalité, il était profondément et foncièrement russe. Et, comme tous les russes, il ne se gênait pas pour critiquer la Russie à l'étranger.

Depuis peu, mais avant tous ces événements de Turquie et de la guerre contre les Alliés, en 1811, il avait perdu sa femme. Elle lui avait donné trois filles, qui, toutes trois, épouseront des français.

Au bout de dix ans, lassé peut-être de toutes ses pérégrinations, le 1er juin 1822, il achète à Sceaux, à Madame Lavit de Clausel et à son frère, la propriété dont ils viennent d'hériter de leur père, le comte Muiron : 10 ha, 92 ares, au 7 de la rue Houdan et le long de la rue de Fontenay pour 70.000 Frs. C'est l'ancienne demeure des comtes de Choiseul.

Et quatre ans après, pour son frère, le général Bazil Tchitchagoff qui l'a rejoint et qui vient de décéder chez lui le 18 mai 1826, il achète une concession au cimetière de Sceaux.

Bien sûr une question vient à l'esprit : Pourquoi l'Amiral a-t-il choisi de se fixer dans le village de Sceaux ?

A défaut d'écrits apportant une certitude, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec les informations que donne M. Lemaître dans son article très fortement documenté sur : "Frédéric-César de la Harpe au Plessis-Piquet". (1)

Ce Frédéric-César La Harpe - un suisse, cousin de notre critique littéraire Jean-François La Harpe - avait été le précepteur d'Alexandre, de 1784 à 1794. Le futur empereur avait alors de 7 à 17 ans et l'Amiral, son aîné de dix ans, était plutôt sur les bateaux en ces années-là ; mais il avait sûrement des contacts fréquents avec la cour de Saint Petersburg. De plus, au moment du sacre de l'Empereur, en 1801, La Harpe, invité par son ancien élève, revint à la Cour et y resta sept mois. Tchitchagoff venant d'être nommé ministre de la Marine, ils



Portrait du Général  
Tchitchagoff, frère de l'Amiral

(1) - Bulletin des Amis de Sceaux - 1932

se sont alors sûrement connus et, partageant les mêmes idées libérales, ont sans doute sympathisé.

Or La Harpe possédait depuis 1799 une propriété au Plessis Robinson : à cause de ses idées trop "républicaines", il ne lui était pas toujours possible de séjourner en Suisse, où il avait pourtant acquis à son retour de Russie, une maison près de Genève.

Mieux encore : en avril 1814, à l'arrivée en France des troupes alliées victorieuses avec en tête l'Empereur Alexandre, La Harpe avait retrouvé son ancien élève à Langres, puis à Paris. Et avait même reçu chez lui, au Plessis Robinson, le 13 mai, le Tsar et ses trois frères !

Tchitchagoff a-t-il pris part à ces événements, à ces rencontres, qui peut le dire ... ?

La Harpe, ayant pu finalement rejoindre la Suisse, avait vendu la propriété du Plessis Piquet en 1815 ; et c'est seulement sept ans plus tard que l'Amiral achètera à Sceaux ... Mais, d'après ce que nous venons de rappeler, il est assez probable que même s'il n'avait pas rendu visite à La Harpe, il avait dû entendre parler des parages de Sceaux et on avait dû lui en vanter les charmes.

\* \* \*

\*

Là-bas, en Russie, le Tsar Alexandre meurt en 1825. Lui succède son frère Nicolas 1er, qui s'empresse d'écrire à l'Amiral pour l'assurer : "... avoir à son égard les mêmes sentiments que lui portait son frère ..."

Mais, à quelque temps de là, en 1834, tombe un ukase enjoignant à tous les Russes de rentrer dans leur pays, sous peine de séquestration et de confiscation de leurs biens.

Tchitchagoff apprend cela en Italie et s'indigne de ce qui lui apparaît comme une violation des privilèges et franchises de la noblesse russe. Il restera en Italie.

Ses biens seront confisqués ... qu'à cela ne tienne.

La rupture est si complète avec son pays d'origine qu'aussitôt il prend une décision dont il donnera l'explication dans son testament de 1847.

*"En conséquence des mesures arbitraires par lesquelles l'Empereur Nicolas a privé la noblesse russe de sa liberté individuelle et de son droit de propriété, et moi-même en particulier, de la pension légale due à mes services et celle due aussi par les statuts des différents ordres dont je suis décoré, j'ai rompu mon allégeance envers lui, et afin de recouvrer les droits de l'homme, je me suis associé à la nation qui a su conserver le plus de liberté raisonnable, en me faisant naturaliser sujet anglais."*

Il ira jusqu'à préciser dans ce même testament :  
... "*je recommande à mes filles de leur rendre (aux autorités russes) les croix de mes décorations russes de Saint Alexandre, de Saint Wladimir, de Sainte Anne et de Saint Georges.*"

L'Angleterre ... c'est là - ayant perdu le vue en 1834 - qu'il résidera le plus volontiers, à Brighton, Western Terrace n°7, auprès de sa fille Adélaïde, baronne de Saint Martin.

Quand il vient en France, il descend à Paris, au 41 rue de la Ville l'Evêque, chez une autre de ses filles, Catherine récemment mariée à Charles-Marie Naudet.

Il nous faut nous arrêter quelques instants sur la personnalité de cet époux, colonel de lanciers et commandeur de la Légion d'Honneur dont le parcours militaire avait, à ses débuts, curieusement croisé celui de son beau-père.

Né en 1787, entré à 16 ans à l'Ecole spéciale militaire de Fontainebleau, le jeune lieutenant de chasseurs à cheval avait fait toutes les campagnes napoléoniennes ... et tout juste promu capitaine avant la campagne de Russie et blessé d'un coup de lance à la cuisse droite à la bataille de Mojaïska, il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur, le 8 octobre 1812, à Moscou !

Après Waterloo, selon les exigences des Alliés, il avait été "licencié", comme tous les membres de l'armée impériale. Mais il avait pris les devants, et fort de l'appui du colonel de Latour Maubourg sous lequel il avait déjà servi, "*assurant de son dévouement au Roi et à son Auguste famille*" .. (1) .. "*exposant son désir de continuer le service militaire ...*" le voilà très vite capitaine au 13ème régiment de chasseurs à cheval de la Meuse et, en 1818, à l'organisation de la nouvelle armée, il est chef d'escadron au 6ème Dragon de la Loire. Bien plus, Louis XVIII (Naudet, en 1814, avait eu l'honneur d'être chargé d'escorter le futur roi de Calais à Paris) le fait Chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint Louis en 1823 et en 1824, officier de la Légion d'Honneur. Motif : "*excellente conduite ; son dévouement au Roi ne laisse rien à désirer.*"

Survient la révolution de 1830, l'abdication de Charles X et l'arrivée au pouvoir d'un autre Bourbon, mais de la Maison d'Orléans : le roi Louis Philippe. Naudet passe aussitôt lieutenant-colonel au 6ème régiment de Lanciers et deux ans plus tard, en janvier 1832, colonel au 3ème régiment toujours de Lanciers.

Quelle est alors sa situation ? Il a perdu ses parents en 1814, mais il n'est pas de famille fortunée ... son frère est capitaine d'Etat-major et il a une soeur qui, veuve, "*élevait ses quatre filles par son talent de peinture.*"

(1) - Cette citation et la suivante : Dossier personnel (Service historique de l'Armée de Terre - Vincennes)

La mort l'avait fauchée en 1826 et c'était maintenant les deux frères qui - sans autres ressources que leurs appointements - étaient chargés de ces *"quatre jeunes personnes, qui n'avaient absolument que ces deux officiers pour soutien."*

Cette *"position malheureuse"* de Charles en particulier, était connue de ses chefs et les avaient portés à favoriser son avancement. Il était noté : *"... de très bonne éducation, fortune médiocre. Bel homme et bonne tenue."* On le nomme commandeur de la Légion d'Honneur en 1835.

Comment et dans quelles circonstances se fit le rapprochement avec Catherine Tchitchagoff vivant avec son père au 117 faubourg Saint Honoré ? ... Par quels intermédiaires ? ... Il semble que le colonel savait se ménager des contacts et des relations bien placées.

Quand il demanda à son Ministre l'autorisation de se marier, elle lui fut accordée sans problème ni délai, le 26 novembre 1837 : *"Le mariage paraissant convenable ..." ... "cette demoiselle jouit d'une bonne réputation, appartient à une famille très honorable, apporte en mariage une dot en espèces de 150.000 fcs (7.500 de revenu) et ses espérances de fortune peuvent être évaluées à pareille somme"*.

Les conditions civiles du mariage furent réglées et signées le 13 décembre, au domicile de l'Amiral, en présence de deux notaires, Me Outrebon et Le Tavenier et en présence *"... du comte Gérard, grand Chancelier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur, maréchal et Pair de France"*.

La cérémonie du mariage n'eut lieu que le 11 janvier suivant (1838). Et le lendemain, le colonel retourna chez le notaire pour l'avertir que le Roi Louis Philippe *"... avait bien voulu donner son agrément au mariage ... et qu'il veut bien apposer sa signature au dit-contrat ..."* En conséquence, le Colonel et les deux notaires se rendirent immédiatement aux Tuileries, portant le contrat, pour le présenter au Roi afin que lui-même et son épouse, la Reine Marie-Amélie y apposent leurs deux signatures.

Hélas ... le brillant colonel - il n'avait que 50 ans - mourut un an plus tard, le 9 février 1839 *"... dans sa garnison, à Vienne (Isère) à la suite d'une fièvre cérébrale."*

Si l'Amiral perdait là l'espoir d'une postérité - et il semble que la baronne de Saint Martin, en Angleterre, n'avait pas d'enfant - sa troisième fille, Emilie, en avait eu, elle, cinq, dont trois fils : Frédéric, Charles et Gustave ; mais elle était décédée prématurément et ses enfants étaient demeurés en Angleterre auprès de leur père, Henri, comte de Crouy.

De son côté, Catherine qui n'avait guère que trente-deux ans à son veuvage, s'était remariée avec le comte Eugène du Bouzet, union bien faite pour réjouir le cœur de l'Amiral : du Bouzet était de famille maritime, son grand-père, le marquis du Bouzet avait été chef de division des armées navales. Et lui, à dix-sept ans, au sortir du collège maritime d'Angoulême, avait aussitôt embarqué sur "*La Thétis*" non pour la guerre comme son beau-père, mais sous le commandement de Bougainville, pour un voyage autour du monde qui dura ... quatre ans.

A son retour en France, nommé enseigne de vaisseau, il fait partie pendant trois ans de la station du Levant. Puis, nouvelle occasion merveilleuse, en juin 1837, il est nommé second de la frégate "*La Zélée*" qui, jointe à "*L'Astrolabe*", part en expédition au Pôle Sud et découvre la Terre Adélie, sous le commandement de Dumont d'Urville. Lequel appréciera tellement le jeune marin, "*... son habileté et sa constance dans ce long et dangereux voyage*" (1) qu'il voulait se le donner comme successeur dans ses voyages de découvertes. Projet qui n'eut pas de suite, Dumont d'Urville, comme on le sait, ayant péri dans un accident de chemin de fer entre Paris et Versailles.

C'est alors qu'après un premier contact avec le Pacifique, la carrière de du Bouzet prend son orientation décisive. Nommé capitaine de corvette, il appareille le 6 juin 1841 pour la Nouvelle Zélande, sur "*L'Allier*" puis sur "*L'Aube*". Le voici en Océanie, aux îles Wallis où, "*avec prudence et habileté*", il parvient à retrouver les restes du bienheureux Chanel.

En juillet 1843, retour à Brest pour un temps de repos. Sur sa demande, il reçoit un poste au ministère de la Marine pour occuper le temps qu'il passe à Paris.

"C'est au cour de ce séjour qu'il rencontre Catherine et que le mariage est décidé. Mais Catherine en s'engageant réalisait-elle à quel point son époux était ..."un navigateur ayant la passion des grands voyages et l'étude des pays lointains ...", à quel point son existence - il approchait de la quarantaine - était liée à la mer.

L'année même de son mariage, 1844, il reçoit le commandement de "*La Brillante*" pour la station des Mers du Sud : il restera quatre ans à sillonner le Pacifique ... s'arrêtant pour la première fois en Nouvelle Calédonie, qui ne nous appartient pas encore. Il réussit là, "*avec tact, sagesse et fermeté*" à tirer des mains des indigènes plusieurs missionnaires qui couraient grand risque d'être assassinés. Le Saint Siège lui en saura gré en le faisant commandeur de l'Ordre de Saint Grégoire.

(1) - Cette citation et les suivantes : "Le Moniteur Universel" 22 septembre 1867, et "La Revue Maritime et Coloniale" novembre 1867

Le 19 juin 1849, il est de retour en France et on le nomme à la Commission de révision du Code pénal maritime.

\* \* \*

\*

Il se trouvait donc à Paris lorsqu'au cours d'un séjour rue de la Ville l'Evêque chez sa fille Catherine, l'amiral Tchitchagoff décéda, à 82 ans, le 10 septembre 1849.



la "maison de l'Amiral"  
actuellement siège du  
Gaz de France

Depuis quelque temps déjà, en avril 1842, il avait mandé le général Mackenzie pour signer à sa place l'acte de de vente à M. Bertron de la propriété de Sceaux ; pour 130.000 Frs.

Au sujet de sa mort, il avait tout prévu dans son testament rédigé le 20 mai 1847. Il demandait :

*"Qu'après sa mort, aucune cérémonie de pompe ne soit faite. Un ministre protestant fera le service religieux et mon corps placé dans un cercueil de bois de sapin et recouvert du drap de velours noir qui a servi pour ma femme et que j'ai gardé pour cet usage, doit être transporté à Sceaux (Penthièvre) et enterré dans le cimetière aussi près de mon frère que possible".*

Ce qui fut fait le 10 novembre 1849.

Il avait aussi prévu la destination de ses souvenirs les plus chers :

*"Mon sabre d'uniforme et mon grand pupitre avec tout ce qui y appartient, je les lègue à Henri, comte de Crouy.*

*Mes pistolets anglais, à son fils aîné Frédéric de Crouy.*

*Mes pistolets français, de Boutet, à son second fils, Charles de Crouy.*

*Une troisième paire de pistolets allemands, par Kuchenreiter, à son troisième fils, Gustave de Crouy.*

*Ma montre en or, de Bréguet, avec la chaîne, au comte Eugène du Bouzet, ainsi que mon petit pupitre".*



Et c'est Eugène du Bouzet précisément, qui fait la démarche au cimetière de Sceaux, le 19 mars 1851, pour obtenir :

*"Une concession pour y fonder à perpétuité, la sépulture particulière de la famille de M. l'Amiral Tchitchagoff, son beau-père"*.

Et le voilà reparti - mais pour deux ans seulement ! - sur la frégate "La Pandore" pour une nouvelle station dans le Levant.

En 1854, c'est plus lointain : deux postes importants sont vacants qui lui sont attribués :

- le gouvernement des Etablissements français de l'Océanie, des Marquises et de la Nouvelle Calédonie.
- le commandement de la subdivision navale de ces parages.

Il part donc le 10 juin sur la corvette "L'Aventure" pour retrouver le Pacifique, son territoire d'élection. Arrêt à Tahiti pour y installer le capitaine de frégate Roy comme commandant particulier.

Puis il prend la direction de la Nouvelle Calédonie. A peu près à mi-chemin, aux alentours des îles Tonga, il a l'occasion de sauver un trois-mâts barque anglais "Le Selma" et on lui en sera tellement reconnaissant que la Cour d'Angleterre lui offrira un très beau sabre d'honneur, soigneusement conservé dans sa famille.

Le 19 janvier 1855 il est donc en Nouvelle Calédonie, dont nous venons de nous emparer et au cours d'un séjour de quatre mois, il explore l'île, ses ressources, jette les bases administratives de notre nouvelle colonie, commence à en prévoir la colonisation rurale.

Après y avoir installé le chef de bataillon Testard, il reprend la mer direction Tahiti. Mais, en quittant Nouméa, dans la nuit du 28 au 29 avril, "L'Aventure" entraînée par de forts courants ignorés à ce point, se jette sur les récifs entourant l'île des Pins. "Admirable de présence d'esprit, de courage et de sang-froid", du Bouzet organise le sauvetage "dans le plus grand calme" et, comme il se doit, quitte le dernier le bâtiment, acclamé par ses hommes. Conformément à nos lois militaires, il revient en France pour rendre compte devant le Conseil de guerre de la perte de "L'Aventure". Il fut acquitté. A l'unanimité. et s'en alla, au mois d'octobre, reprendre son commandement. Heureusement commençaient à apparaître les premiers navires à vapeur améliorant les temps de traversée.

Quelle pouvait être la vie de Catherine pendant ces années d'absence de son époux ?

Après la mort de son père, elle s'était trouvée devant le trésor de ses Mémoires ... il y avait énormément de feuillets, beaucoup de rajouts ... certains passages écrits en italien, mais la plupart en français. Un cahier entier écrit, alors qu'il était aveugle, "à l'aide d'une machine". Ces mémoires ne constituaient pas du tout une "justification" : Tchitchagoff avait toujours refusé de s'expliquer sur l'affaire de la Bérézina. Il était sûr que l'histoire lui donnerait raison. La seule chose qui le préoccupait, c'était qu'Alexandre ne doute jamais de son innocence. Il n'y a d'ailleurs jamais eu entre eux aucun malentendu.

En outre, très religieux, il avait pardonné à tous ses ennemis.



Alexandre 1er et son cocher Ilya

Il avait demandé à sa fille de tout brûler - ce qu'elle avait refusé ; alors il lui avait tout confié, mais en lui interdisant de les transmettre à qui que ce soit.

Or un parent de son mari, le comte du Bouzet, qui l'avait aidée à mettre de l'ordre dans les papiers, publia en 1855, à son insu semble-t-il, dans "*La Revue contemporaine*" (Mercure de France) quelques feuillets concernant l'affaire de 1812. Et plus encore, en cette même année 1855, mais depuis Berlin, il publia sous le titre : "*Mémoires de l'Amiral Tchitchagoff*" une biographie, anonyme, et une présentation de certains textes de l'Amiral.

\* \* \*

\*

A son retour de Nouvelle Calédonie, le contre-amiral du Bouzet avait eu à peine trois mois de repos : le 25 juin 1859, il est nommé au commandement supérieur de la Marine en Algérie.

Et neuf mois plus tard, commandant en chef de la division navale du Brésil et de La Plata, poste qu'il remplit jusqu'au 30 mars 1863, alors que sa santé était déjà bien altérée. Ce sera d'ailleurs sa dernière campagne : l'Empereur Napoléon III le nommera en août 1864 grand officier de la Légion d'Honneur.

Quarante ans de services effectifs, dont trente à la mer l'avaient épuisé et le condamnaient à un repos prématuré ; de plus une maladie inexorable lui faisait perdre peu à peu le mouvement et presque la parole. Il mourut le 22 septembre 1867.

Voilà Catherine veuve pour la seconde fois. A dire vrai, comme toutes les épouses de marins, elle n'avait pas beaucoup joui de la présence de son mari. Elle en arrivait presque à prétendre "*qu'elle ne le connaissait pas ...*" Il avait bien sûr passé peu de temps à son foyer et encore, quand il était là, souvent retiré dans son bureau, il passait de longues heures seul, silencieux, observant les étoiles ... Pourquoi s'en étonner ? En 1826 déjà, Bougainville après quatre ans de voyage autour du monde signalait au sujet du jeune du Bouzet : "*... s'est fort exercé aux observations astronomiques ...*"

Par ailleurs Catherine restait préoccupée de cette biographie de l'Amiral son père, éditée de nouveau, cette fois à Leipzig, en 1862. Parvenu en Russie, le livre avait provoqué de vives réactions : Tchitchagoff fut accusé de critiques "indignes" sur la Russie et sur les Russes. Irritée, Catherine fit un procès à son parent du Bouzet ; elle le gagna et le livre fut, en principe, interdit ; mais continua à circuler (1). Alors elle regroupa les feuillets, traduisit en français les rares passages écrits en anglais ou en italien et, l'âge venant, elle remit le tout à un parent de son côté, un certain Léonid Tchitchagoff. Celui-ci reprit le travail, le traduisant cette fois en russe ! et le fit paraître - mais après la mort de Catherine - dans la Revue de la Russie ancienne : "*Rousskaïa Starina*" (2) où de longs passages sont consacrés à la famille Tchitchagoff.

Nous reconnaissons que nous avons utilisé l'une et l'autre source.

(1) - C'est celui que l'on trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Tourgueniev, à Paris

(2) - Années 1885, 1886, 1888

Catherine du Bouzet avait donc quitté ce monde, à Paris, le 11 septembre 1882 : elle avait 75 ans. Russe elle était née, russe elle était demeurée : dans son testament, elle avait demandé qu'une somme de 100 Frs soit remise à l'organiste afin que, pendant l'office, fut joué : "*Dieu protège le Tsar !*"



Les 3 tombes Tchitchagoff  
au cimetière de Sceaux.  
Debout, M. Alexandre  
Vassiliev, descendant des  
Tchitchagoff

Puis sa dépouille avait rejoint celle de son père et de son oncle au milieu du cimetière de Sceaux où, depuis plus d'un siècle, à l'abri d'un vieil if, subsistent ces trois tombes russes qu'un de leurs descendants, le décorateur bien connu Alexandre Vassiliev, vient juste de retrouver.

Et peut-être aussi d'autres descendants.

Edmée Benoist de la Grandière

Mes remerciements vont à Mme Tchalik et Mme Alexandra Gaillard pour leur lecture du russe.

A Mme Sophie de Lastours et à Mme Lemaître. A M. Vassiliev et à M. du Bouzet dont les indications et les conseils furent précieux.

COMPTE-RENDU DE L'EXPOSITION :  
 LES RUSSES A PARIS AU XIXE. SIECLE  
 présentée au MUSEE CARNAVALET (2 avril-30 juin 1996)

Intrigués par la visite à Sceaux d'Alexandre Vassiliev descendant de la famille Tchitchagoff (L'Amiral Tchitchagoff fut propriétaire de 1822 à 1842 de la maison occupée actuellement par le Gaz de France, 112 rue Houdan) venu chercher les racines de ses ancêtres, les Amis de Sceaux sont particulièrement curieux de la Russie du siècle dernier et l'exposition présentée au Musée Carnavalet va leur fournir l'occasion d'éclairer le contexte de cette page d'histoire commune.

A cette occasion, le Musée Carnavalet a ouvert son fonds graphique complété par des tableaux, des sculptures, des documents d'archives prêtés par de grands établissements qui permettent d'avoir un panorama de la vie parisienne des Russes de 1814 à 1896. La Galerie Tretiakov de Moscou, de son côté, a contribué à illustrer Paris vu par les Russes.

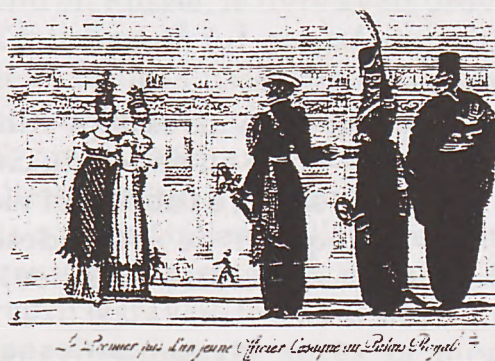
L'OCCUPATION RUSSE A PARIS, 1814-1815



Al. Iv. SAUERWEID  
 Bivouac des Cosaques sur les Champs-Élysées



Anonyme - Le Russe prenant une leçon  
 de grâce à Paris - 1814



Le Premier pas d'un jeune Officier Cosaque sur Paris Royal

Le Tsar Alexandre 1er, empereur de toutes les Russies, accompagné du roi de Prusse, entre dans Paris le 31 mars 1814 (1) ; tous deux pénètrent par le pavillon d'octroi de la barrière de Ménilmontant construit par Ledoux comme ceux de la Nation, de Denfert, de la Villette. Ils s'engagent à respecter l'intégrité des frontières de la France. Le roi de Prusse s'installe chez le prince Eugène de Beauharnais, l'empereur chez Talleyrand ; les officiers réquisitionnent les demeures des particuliers, ce qui ne réjouit pas tous les propriétaires.

(1) - Après l'échec de la "Campagne de France" tentée par Napoléon pour sauver son empire

Les Cosaques bivouaquent au bas des Champs-Élysées. Un TE DEUM est célébré le 10 avril 1814, jour de Pâques sur la place Louis XV (1), groupant catholiques et orthodoxes en dépit du décalage du calendrier julien et grégorien.

C'est Pierre Fontaine, l'architecte de l'époque impériale qui est chargé d'organiser la fête.

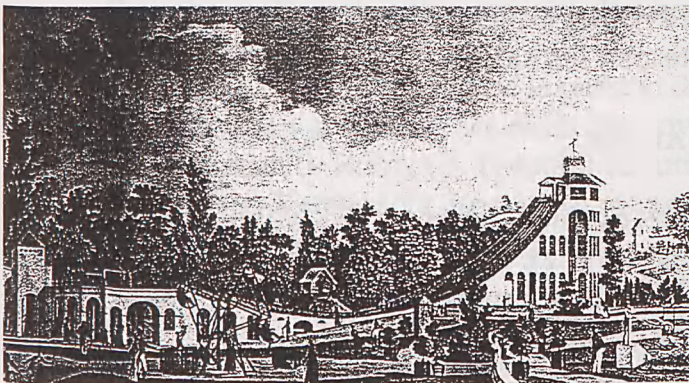
De nombreuses caricatures circulent. Les Russes y sont représentés lourdauds, timides sous les Arcades du Palais Royal, rendez-vous galant ; ils se prêtent aux leçons de maintien et d'élégance. Debucourt reprend les costumes gravés d'après les dessins de Carle Vernet. Les jeunes filles apparaissent minuscules à côté de ces gigantesques cosaques. Les officiers courent les théâtres ; Nicolas Tourgueniev raconte ses soirées au Théâtre Français et à l'Opéra. Demidov, illustre descendant du propriétaire des Mines de l'Oural, rencontre les cercles légitimistes - il y côtoie Benjamin Constant, Mme de Staël, Chateaubriand. Ryleïev aussi bien que Mouraviov sont séduits par la démocratie française, mais ils n'en seront pas moins pendus pour avoir participé à la révolte des Décembristes en 1825.

Les émigrés français accueillis par la Russie pendant la période révolutionnaire et le Premier Empire gardent un souvenir ému de leur séjour chez le Tsar. Les deux nations semblent se comprendre parfaitement et le retour en Russie s'avère douloureux (l'eau-forte du Cosaque à cheval sur une écrevisse quittant la gentille française en dit long). Les jeunes nobles russes sentent bien que la vie qui les attend n'aura plus jamais ce goût de bonheur.



G.J. GATINE  
Les Cosaques en bonne fortune

## LES MONTAGNES RUSSES



GARNIERAY et BOVINET  
Montagnes de Belleville  
Barrière des Trois Couronnes

Les rescapés de la Grande Armée de 1812 racontent leurs exploits sur les échafaudages glacés qu'ils ont descendu sur des traîneaux à roulettes... Les frères Ruggieri s'emparent de l'idée et ajoutent à leurs spectacles pyrotechniques l'attraction des glissades à la russe sous le nom de Saut du Niagara ! Entre 1816 et 1822, aux "Montagnes russes" de la barrière du Roule s'ajoutent les montagnes

(1) - Aujourd'hui place de la Concorde

françaises dans le parc du financier Beaujon, Faubourg du Roule, et les montagnes de Belleville au mécanisme de plus en plus élaboré.

Dans le jardin Tivoli, les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse se laissent eux mêmes attirer.

Dans le jardin du Delta naissent les montagnes égyptiennes, dont les décors rappelaient les pylônes des temples égyptiens... avec un treuil actionné par un câble. Tout ce système n'était pas sans danger et quelques accidents refroidirent les publics. Néanmoins le terme fut conservé et est à la base des "Scenic Railways" américains. Seul demeure le Panstéréorama, ancêtre en relief des Panoramas.

### REGNE DE NICOLAS 1ER DE 1825 A 1855

Bon nombre de comtes et de princes russes séjournèrent à Paris. C'est alors que Rostopchine marie sa fille au Comte Eugène de Ségur ; c'est aussi à cette période que la princesse Mathilde, nièce de Napoléon Bonaparte, rencontre et épouse le prétentieux Anatole Demidov. Mais, en Décembre 1825, se situe la conjuration des "Décabristes" qui veulent écarter du trône Nicolas 1er à cause de ses idées absolutistes, au profit de son frère Constantin. Nicolas 1er la réprime par la pendaison et la déportation des conjurés en Sibérie. Les officiers aux idées révolutionnaires s'exilent à Paris et se retrouvent chez Nicolas Tourgueniev (à ne pas confondre avec son homonyme Ivan Tourgueniev arrivé en France seulement en 1847).

Parmi eux Ivan Golovine lié à la Comtesse d'Agoult, Dolgorowki, Bakounine qui rencontre Proudhon et l'inquiétant Alexandre Herzen qui a laissé de nombreux témoignages de cette vie de révolutionnaires réfugiés en France mais qui lui, ne fréquente pas les salons.

### LA SOCIÉTÉ DES SALONS :

Diplomates, gens du monde lassés de l'austérité qu'impose Nicolas 1er, espions et convertis au catholicisme se retrouvent avec Alexandre Tourgueniev, la Comtesse de Ségur, les Nesselrode dans le salon de Sophie Swetchine. Les catholiques ultramontains (1), Lamennais, Lacordaire, Montalembert et Falloux apportent à cette société le soutien religieux.

Le Tsar, en dépit de la fermeture des frontières en 1830, de l'écrasement de l'insurrection polonaise en 1831 et de la rupture des relations diplomatiques avec la France en 1848, accorde aux aristocrates le droit de rester en France, mais

(1) - Ultramontanisme : ensemble de doctrines théologiques favorables au Saint-Siège par opposition aux opinions gallicanes

avec parcimonie. De cette brillante société, le secrétaire de l'ambassade de Russie de 1842 à 1852, Victor de Balabine donne une description enchantée - dont la présence aux bals du vieux prince Tuffiakine n'est pas le moindre attrait. Là apparaît le nom de l'Amiral Tchitchagoff dont Vassiliev est si fier. Jeune officier destiné à une belle carrière à la fin du règne de Catherine II, il est à nouveau en faveur sous Alexandre 1er qui le nomma ministre de la marine et lui confia le commandement des Provinces Danubiennes avant de le rappeler pour qu'il aidât l'armée à repousser Napoléon hors des frontières. Après les incidents du passage de la Bérézina, le Tsar lui accorda un congé illimité avec solde entière : ce qui lui permit d'acheter la maison de Sceaux.

Maltraité par Nicolas 1er, qui confisque ses biens pour n'avoir pas obtempéré à l'Oukaze de 1834 enjoignant à tous les Russes résidant en France de rentrer immédiatement (cf. Amiral Tchitchagoff. Mémoires 1767-1849). Les réceptions franco-russes font l'objet d'une surveillance étroite. Il y flotte un parfum d'espionnage. Les russes habitent les beaux quartiers de Paris : Sophie de Ségur habite le Faubourg St Germain, les Swetchine rue St Dominique et les Demidov rue Jean Goujon ; les autres résident boulevard des Italiens, boulevard Montmartre, rue de la Chaussée d'Antin, rue de Rivoli.

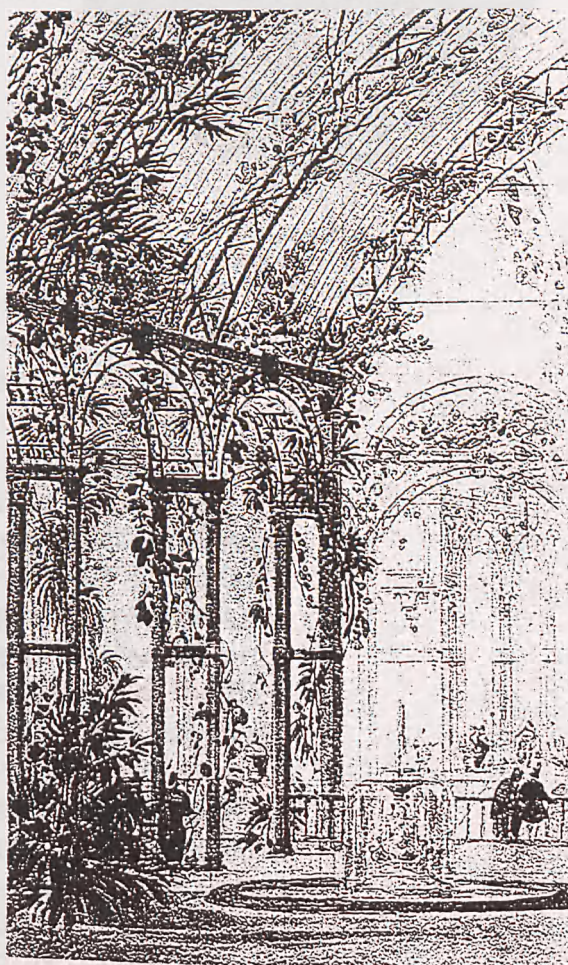
Les plaisirs d'hiver sont très prisés, le Jardin Turc boulevard du Temple, merveilleusement illuminé, le Jardin des Tuileries qui offre le spectacle des plus jolies dômes, le glacier Tortoni, le Café Riche, le Café de Paris, le Café anglais, la Maison dorée... sans oublier le marchand d'estampes de Saint Petersburg Dazario qui rouvrira boutique sur la perspective Nevsky.

Les Russes s'étonnent de la passion des parisiens pour le théâtre. Les récits des voyageurs français en Russie (cf. Théophile Gautier : Voyage en Russie) sont aussi nombreux que ceux des voyageurs russes en France.

#### LE GUERRE DE CRIMEE

Sous prétexte de protéger les chrétiens de nationalité turque, la Russie envahit les Principautés Danubiennes en juillet 1853 et détruit une escadre turque sur la Mer Noire. La France et l'Angleterre réagissent vigoureusement. Le testament fictif de Pierre Le Grand est réédité - pour justifier l'intervention française en mai 1854. Ho-

Eugène CICERI - Jardin d'hiv  
aux Champs-Élysées en 1847





noré Daumier et Cham immortalisent ces turqueries. Les victoires françaises d'Alma, Malakoff et Sébastopol jettent un froid mais les bonnes relations qu'entretient la société russe avec Paris ne sont pas ébranlées. Alexandre II succède à son père Nicolas 1er, mort au milieu du conflit qui se termine par le Traité de Paris en 1856.

## DE LA CRIMÉE A LA SEINE



F.X. WINTERHALTER  
Sophie Troubetskoï  
duchesse de Morny

La guerre de Crimée s'achève par la rencontre de Napoléon III, empereur depuis trois ans et d'Alexandre II. C'est une période de prospérité économique : "l'Empire, c'est la fête". L'impératrice Eugénie donne le ton à la vie de société. Bientôt Alexandre II abolit le servage très contesté en Russie. Sophie Troubetskoï, duchesse de Morny et Varvara Rimsky-Korsakov règnent sur ce joli monde. L'écrivain Ivan Tourgueniev anime le cercle des Viardot. Il mourra d'ailleurs chez eux, dans l'isba qu'ils lui ont réservée dans leur propriété de Bougival. Lors de ses séjours en France, il rencontre les révolutionnaires Botkine, Sazonov, Herzen, et il reçoit chez lui Dostoïewski et Tolstoï. Il se lie avec Flaubert, Daudet, Zola, Alexandre Dumas et Théophile Gautier, chargé par la revue "le Moniteur" des descriptions des trésors russes. Prosper Mérimée contribue largement à faire connaître l'oeuvre de Pouchkine. Ivan Tourgueniev montre à travers "les Récits d'un chasseur", traduit en français en 1854, la Russie profonde.

Le Voyage en Russie d'Alexandre Dumas donne du pays une histoire quelque peu déformée. Les descriptions de Théophile Gautier sont beaucoup plus fidèles ; même les enfants imaginent, grâce à la comtesse de Ségur, le type du moujik russe. Jules Verne contribue par ses histoires détaillées des us et coutumes des régions traversées à faire rêver les lecteurs de Michel Strogoff.

Le succès des "Saisons russes" de Serge Diaghilev en 1909 est le fruit d'un long mûrissement, tandis que la publication des "Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne" par Théophile Gautier déçoit. Par contre *l'Art russe* publié

par Viollet le Duc en 1877, qui fait abstraction de l'influence de Byzance, est mieux accueilli et restera le modèle russe créé par un occidental pour des occidentaux. Il sera repris dans les pavillons de l'Exposition Universelle de 1878 et dans la *maison russe* créée par Charles Garnier sur le Champ de Mars en 1889.

Il est amusant d'évoquer une race de Russes parisiens bien connus aujourd'hui : les collectionneurs d'art moderne qui se font aider de spécialistes ; citons Chtchoukine et Morozov conseillés par Durand-Ruel, Vollard, Bernheim jeune et Kahnweiler.

La Russie participe à l'Exposition Universelle de 1867 et les Français font bon accueil aux isbas aussi bien qu'aux emprunts lancés, en dépit des avertissements du Consul de France à Saint Petersburg.

Alexandre III en personne se rend à Paris à l'occasion de l'Exposition ; mais s'il est populaire en France, il suscite beaucoup de ressentiment en Pologne où l'entreprise de russification qui a suivi le soulèvement de 1763 entretient bien des rancoeurs. Un Polonais tire sur le Tsar. Il est arrêté par la justice française mais est condamné au bagne et non à la peine de mort. Cet événement va ralentir les alliances.

## L'EGLISE SAINT ALEXANDRE NEVSKI

La colonie russe vivant à Paris et les nombreux Russes de passage ne peuvent plus se contenter des petites églises de rite orthodoxe existantes. Napoléon III donne son accord à la cession d'un terrain situé rue de la Croix du Roule, aujourd'hui rue Daru. Le Père Vassiliev lance une souscription. Le Tsar, la Tsarine, les grands ducs et les représentants des grandes familles russes fournissent les fonds. L'église est construite sur les plans de Kouzmine par l'architecte I.V. Ströhm - plan en croix grecque, espace central couvert d'une coupole, toiture pyramidale coiffée d'un bulbe, avec quatre tourelles latérales. Le décor intérieur est l'oeuvre d'artistes russes et l'iconostase est composée de deux rangées d'icônes. L'église est consacrée en septembre 1861. Entre 1863 et 1864 une église inférieure est aménagée pour permettre les services religieux orthodoxes dans une langue autre que le russe. Erigée en cathédrale en 1922 elle passe sous l'obédience du patriarche de Constantinople en 1931. Aujourd'hui elle rassemble la communauté orthodoxe russe la plus importante de Paris.

## PARIS VU PAR LES PEINTRES RUSSES

Nicolas 1er redoute la contamination révolutionnaire et préfère envoyer ses artistes à Rome plutôt qu'à Paris.

Oreste Kiprenski (1783-1836) expose quand même à Paris le portrait de Sophie Rostopchine qui vient d'épouser Eugène de Ségur.



La Comtesse de Ségur - 1823

Vassili Perov (1834-1882) remplit ses carnets de croquis de musiciens, de petits métiers - il se plaint de ne pas bien connaître les moeurs des parisiens et demande à être rapatrié. Il est un des Pères du mouvement des "Ambulants".

Kramskoï refuse de concourir pour la médaille d'or de l'Académie des Beaux Arts à Saint Petersburg, l'année même où se tient à Paris le 1er salon des Réfusés, mais ses orientations diffèrent. En France, on se tourne vers l'impressionnisme, en Russie vers les "Ambulants".

Vanietsov passe un an à Paris où il conçoit un des tableaux symboles de la tradition historique russe "Les Bogotyrs" (Les Preux) dont le geste de scruter l'horizon deviendra un thème national.

noré Daumier et Cham immortalisent ces turqueries. Les victoires françaises d'Alma, Malakoff et Sébastopol jettent un froid mais les bonnes relations qu'entretient la société russe avec Paris ne sont pas ébranlées. Alexandre II succède à son père Nicolas 1er, mort au milieu du conflit qui se termine par le Traité de Paris en 1856.

## DE LA CRIMÉE A LA SEINE

La guerre de Crimée s'achève par la rencontre de Napoléon III, empereur depuis trois ans et d'Alexandre II. C'est une période de prospérité économique : "l'Empire, c'est la fête". L'impératrice Eugénie donne le ton à la vie de société. Bientôt Alexandre II abolit le servage très contesté en Russie. Sophie Troubetskoï, duchesse de Morny et Varvara Rimsky-Korsakov règnent sur ce joli monde. L'écrivain Ivan Tourgueniev anime le cercle des Viardot. Il mourra d'ailleurs chez eux, dans l'isba qu'ils lui ont réservée dans leur propriété de Bougival. Lors de ses séjours en France, il rencontre les révolutionnaires Botkine, Sazonov, Herzen, et il reçoit chez lui Dostoïewski et Tolstoï. Il se lie avec Flaubert, Daudet, Zola, Alexandre Dumas et Théophile Gautier, chargé par la revue "le Moniteur" des descriptions des trésors russes. Prosper Mérimée contribue largement à faire connaître l'oeuvre de Pouchkine. Ivan Tourgueniev montre à travers "les Récits d'un chasseur", traduit en français en 1854, la Russie profonde.

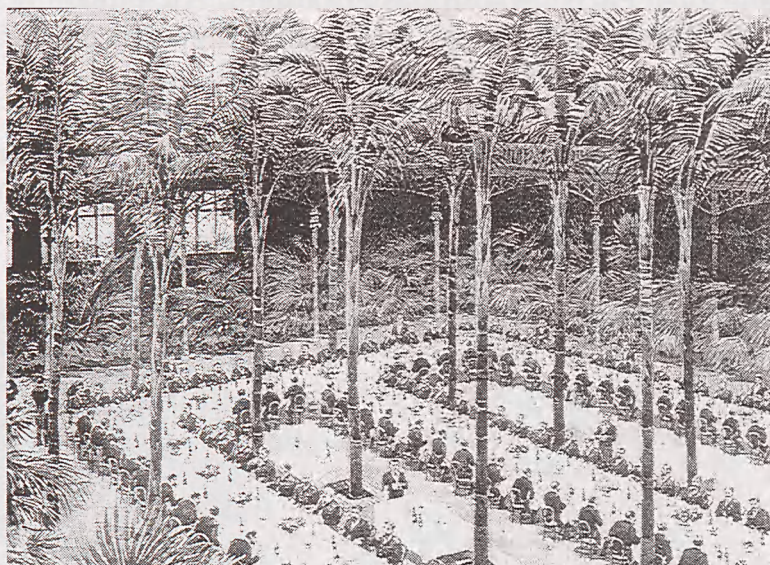


F.X. WINTERHALTER  
Sophie Troubetskoï  
duchesse de Morny

Le Voyage en Russie d'Alexandre Dumas donne du pays une histoire quelque peu déformée. Les descriptions de Théophile Gautier sont beaucoup plus fidèles ; même les enfants imaginent, grâce à la comtesse de Ségur, le type du moujik russe. Jules Verne contribue par ses histoires détaillées des us et coutumes des régions traversées à faire rêver les lecteurs de Michel Strogoff.

Le succès des "Saisons russes" de Serge Diaghilev en 1909 est le fruit d'un long mûrissement, tandis que la publication des "Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne" par Théophile Gautier déçoit. Par contre *l'Art russe* publié

Réception à l'Elysée, à l'Ambassade de Russie, promenade à travers Paris, déjeuner au Palmarium du Jardin d'Acclimatation, feu d'artifice, réception à l'Hôtel de Ville avec banquet servi par Potel et Chabot.



Théodore HOFFBAUER  
Banquet des marins russes au  
Palmarium du Jardin d'Acclimatation  
le 20 octobre 1893

### 5 OCTOBRE 1896 - VOYAGE DU TSAR NICOLAS II A PARIS

Le Conseil municipal de Paris va recevoir, de la part du Tsar, un vase monumental en jaspe de l'Oural qui avait été commandé par Alexandre III, et qui sera monté par le bronzier Bertault en haut du double escalier d'honneur de l'Hôtel de Ville.

L'Empereur, sa femme et leur fille Olga sont accueillis à Cherbourg par le Président de la République Félix Faure en 1896. Ils sont emmenés à l'Ambassade de Russie à Paris et les visites officielles commencent après un Te Deum célébré rue Daru.

### Le Pont Alexandre III

Après avoir visité Notre-Dame, la Sainte Chapelle, le Panthéon, les Invalides, on pose la première pierre du Pont Alexandre III. D'un canot pavoisé, s'avancent seize jeunes filles des meilleures familles d'industriels parisiens qui remettent à Alexandre un énorme vase en argent - symbole de la "France protectrice des Arts". Pendant la visite de l'Hôtel de Ville, dont la cour est transformée en jardin d'hiver, la Société des Concerts du Conservatoire interprète la musique du "Prince Igor" de Borodine. Les hôtes impériaux visitent ensuite le Louvre, la Manufacture de Sèvres et Versailles.

A l'occasion de la visite de la famille impériale à Paris on assiste à l'éclosion d'une activité créatrice, notamment dans le domaine de la céramique, des jeux, des images etc ... dont le Musée Carnavalet a le privilège de nous présenter une intéressante collection.

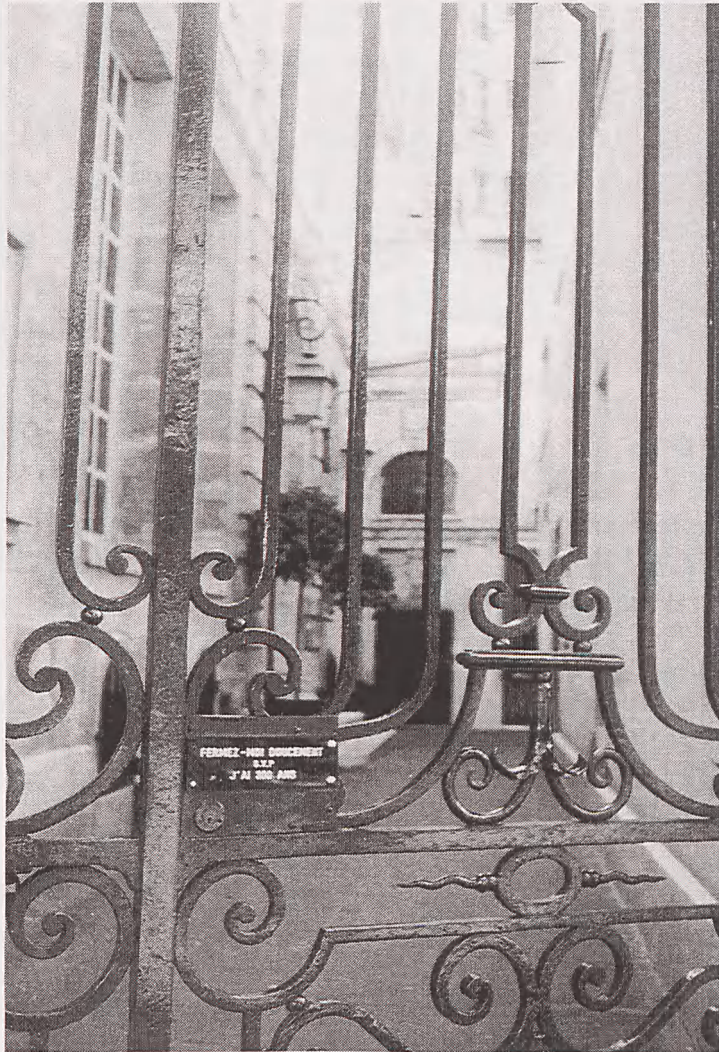
Le voyage du Tsar s'achève par une cérémonie militaire au camp de Châlons et à Cherbourg (d'où partiront les souverains) ; choix qui laisse entendre que l'armée et la marine s'associent à l'enthousiasme général. L'Empereur Nicolas II embrasse affectueusement le Président de la République avant de le quitter. Beaucoup de chemin a été parcouru !

Micheline HENRY

*Les illustrations ont été extraites du Catalogue de l'exposition "Les Russes à Paris au XIX<sup>e</sup>. siècle" présentée au Musée Carnavalet du 2 avril au 30 juin 1996.*

## IMAGES DU PASSE

### LE PETIT HOTEL DU FAUBOURG DE VAUGIRARD



Voici la photo de la grille du 25 boulevard de Montparnasse à Paris tel que chacun peut la voir. Elle fait état de ses 300 ans d'existence et derriere elle, apparaît l'hôtel que cite Paul Deslandres (1) comme étant le petit hôtel du Faubourg de Vaugirard où fut élevé le duc du Maine par Françoise d'Aubigné, Veuve Scarron, future Madame de Maintenon.

Georges Leblanc  
adhérent des Amis de Sceaux

(1) - Paul Deslandres, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque de l'Arsenal : "Un prince inconnu, le duc du Maine", in Bulletin des Amis de Sceaux, 1930

## EPHEMERIDES

### 1995

#### NOVEMBRE

- Exposition à la Bibliothèque municipale : La Rue de Bagneux s'illustre. Oeuvres de Noëlle et Sandrine Herrenschmitt et de Claudine et Roland Sabatier.

#### DECEMBRE

- 15ème foire aux santons et vente anticipée de la série de six timbres-poste consacrés aux santons de Provence.

- Le Conservatoire de musique de Sceaux / Bourg la Reine fête ses trente ans.

- Parc de Sceaux. Début du projet de reboisement du grand canal.

- Inauguration de la nouvelle bibliothèque - C.D.I. de la Cité Scolaire de Marie-Curie par Madame Bernadette Chirac.

- Le 10 novembre, décès de Arturo Tejero peintre et sculpteur. Il travaillait à Sceaux depuis 1970 aux Gémeaux d'abord, puis de 1973 à 1986 à la Maison des Jeunes et de la Culture.

### 1996

#### JANVIER

- Décès de Gilbert Andriamahaleo, qui réalisait à la M.J.C. l'impression des Bulletins des Amis de Sceaux.

- Parc de Sceaux : le Pin couché disparaît. Affaibli, il devenait dangereux.

#### FEVRIER

- Thérèse Pila, conservateur de la bibliothèque, prend sa retraite après 35 ans de présence à Sceaux. C'est Elisabeth Fabart qui prend le relais.

#### MARS

- Déménagement du Commissariat de Police à Chatenay-Malabry, 28 rue du Dr Le Savoureux.

#### MAI

- Le C.A.U.E. (Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement) va s'installer au Petit Château. Début des travaux de restauration.

#### JUIN

- Les maisons de ville de la rue du Dr Roux sont en cours d'achèvement.



- Célébration des 150 ans de la Ligne de Sceaux.  
Apposition d'une plaque sur la façade de la  
gare de Sceaux-Centre.

**JUILLET**

- Rénovation de la rue piétonne. Première tran-  
che, rue Houdan entre la place du Général de  
Gaulle et la rue Marguerite Renaudin.

**AOUT**

**SEPTEMBRE**

- Sur la Coulée Verte, versant nord, inaugura-  
tion de 10 jardins "Familiaux", entre la rue du  
Clos Saint Marcel et le boulevard Desgranges.

**OCTOBRE**

- 24 octobre - Inauguration des nouveaux lo-  
caux de la Faculté Jean Monnet, faculté de  
droit, d'économie et de gestion ; Monsieur  
Pierre Sirinelli étant le doyen.

- L'agrandissement de la faculté s'accompagne  
d'une densification de l'habitat environnant ;  
construction de résidences rue du Clos Saint  
Marcel, boulevard Desgranges, en bordure de  
la Coulée Verte.

**DECEMBRE**

- Création d'une association de quartier  
"Sceaux les Blagis".  
- 16ème foire aux santons à l'ancienne mairie.

## RAPPORT MORAL - ASSEMBLEE GENERALE 1997

---

A l'occasion de notre Assemblée générale, la 18ème depuis sa renaissance par la volonté de Renée Lemaître et du Maire d'alors, Erwin Guldner, je souhaite rappeler la date de 1924, année de sa première fondation, pour souligner la continuité des efforts de recherches qui furent menées à bien depuis cette époque. Cette continuité, il faut la souligner aujourd'hui puisque c'est grâce à des recherches faites avant la guerre que nous avons pu préparer cette exposition sur l'histoire du Petit Château.

En effet, c'est Auguste Panthier, professeur agrégé d'histoire au lycée Lakanal et secrétaire général des Amis de Sceaux qui, avec beaucoup de ténacité, a fouillé les vieux grimoires du Minutier Central des Notaires et pu remonter jusqu'au milieu du XVIe. siècle pour trouver la trace de la première ferme qui fut à l'origine de la construction du Petit Château. Cela nous prouve qu'il aimait beaucoup cette maison, comme les gens de Sceaux à cette époque puisqu'en 1935 le maire, M. Le Blanc, avait eu l'approbation de son conseil municipal pour l'acheter. Mais je n'en dévoilerai pas maintenant l'histoire qui est passionnante puisqu'un résumé du texte de Monsieur Panthier vous est proposé sous forme d'un livret en accompagnement de l'exposition.

### *Le Bulletin n°13*

Mais venons-en d'abord au Bulletin n°13 que nous avons le plaisir de vous remettre aujourd'hui. C'est le premier dont nous ayons effectué nous-même la mise en page, avec l'aide de notre secrétaire Pascale Maesele que je remercie ici pour sa patience et sa gentillesse. Je remercie aussi Françoise Petit qui s'est révélée être une quasi professionnelle dans ce travail si minutieux.

Ce bulletin commence par un long article sur le cimetière de Sceaux. L'idée de rédiger une histoire de notre cimetière nous est venue à la suite du travail de recherche effectué par l'équipe départementale chargée de l'inventaire du patrimoine. En effet M. Forgeret nous avait signalé l'originalité et la richesse du décor funéraire de certaines tombes ainsi que la présence de deux monuments aux morts de la guerre de 1870, l'un français, l'autre allemand, ce qui est relativement rare. Des visites furent conduites par Thérèse

Pila et Françoise Petit, qui connurent un grand succès. D'où l'élaboration de ce long article dont nous vous avons donné le détail dans Sceaux-Magazine du mois de mars. Je vous rappelle que le choix des tombes recensées n'est pas exhaustif, mais porte sur les plus anciennes et les plus originales.

Le second article, signé de Jean-Luc Gourdin, présente la bibliothèque du comte Muiron, qui fut Maire de Sceaux de 1816 à 1820. La famille Muiron a tenu une grande place à Sceaux à l'époque révolutionnaire et sous la Restauration. Cette bibliothèque, telle qu'elle nous est révélée dans l'inventaire après décès de Monsieur Muiron, nous intéresse parce qu'elle reflète les goûts de ce notable, goûts qu'il partageait avec les hommes des Lumières.

Une histoire plus intime de la ville nous est dévoilée par l'article d'Odette de Loustal-Croux qui évoque le souvenir de la propriété du 18 rue de Penthièvre qui appartenait à sa famille. Les maisons sont malheureusement démolies et remplacées par la résidence Alexia. Beaucoup de scènes s'en souviennent encore. Quelques jolies photos familiales ajoutent au charme de cette évocation.

Enfin, Micheline Henry nous fait revivre agréablement la visite organisée par les Amis de Sceaux au château du Fayel dans l'Oise, en octobre 1995. Je rappelle que ce château du XVIIe. siècle est la propriété de M. et Mme de Cossé-Brissac, une branche descendante de la famille de Trévisé et qu'il contient d'intéressants souvenirs familiaux. Sur le chemin du retour nous avons fait une étape à la Commanderie de Neuilly-sous-Clermont où nous avons été reçus par M. et Mme Ariès, les propriétaires. Ils nous avaient fait admirer le magnifique travail de restauration accompli par eux-mêmes, grâce auquel ce superbe bâtiment a retrouvé son caractère authentique, tout en restant un lieu de vie. Mady Ariès a rassemblé dans sa maison une belle collection de faïence de Creil et Micheline Henry a ajouté un court historique de la fabrication de cette faïence.

\* \* \*

J'aimerais évoquer maintenant la venue à Sceaux d'Alexandre Vassiliev qui est comme son nom l'indique, d'origine russe et, ce qui nous intéresse, un lointain descendant du frère de l'Amiral Tchitchagoff. Nous devons cette visite à Melle de la Grandière qui a fait par hasard, la

connaissance de ce personnage et qui l'a convaincu de venir rencontrer les Amis de Sceaux. La profession d'Alexandre Vassiliev qui est décorateur de théâtre, l'oblige à parcourir le monde. Mais au mois de mai l'an dernier, un petit groupe d'entre-nous l'a accueilli devant la maison du Gaz de France, qui fut l'ancienne propriété de l'Amiral de 1822 à 1842 ; et nous avons visité avec lui cette maison qui a perdu, hélas, son charme du XVIIIe. siècle depuis que des bureaux y furent aménagés. Un déjeuner au restaurant des Fontaines a réuni quelques uns d'entre nous autour de M. Vassiliev, qui a montré son désir de restaurer lui-même les tombes de sa famille au cimetière de Sceaux. Monsieur le Maire qui l'a reçu à cette occasion, espère toujours que cette promesse se réalisera.

Alexandre Vassiliev a transmis à Melle de la Grandière des documents qui ont permis à celle-ci d'écrire un article faisant le point de ce que l'on peut savoir sur l'Amiral et sa famille, en Russie sous Catherine II et Alexandre 1er, puis sur son exil en France et en Angleterre. Cet article paraîtra dans un prochain bulletin avec des photos inédites.

Il sera suivi d'un compte rendu de notre promenade au musée Carnavalet au mois de juin où nous avons suivi une intéressante visite guidée de l'exposition "les Russes à Paris au XIXe. siècle".

Je rappelle que nous avons publié cet automne, une histoire de Sceaux en une quarantaine de pages, appelée "**Sceaux au fil du temps**", destinée aux élèves des collèges, mais qui intéresse aussi les adultes, et qui est vendue à la bibliothèque et au fonds local au prix modique de 30 Frs.

### EXPOSITION SUR LE PETIT CHATEAU

Voici maintenant quelques commentaires sur la façon dont nous avons conçu et réalisé, avec l'efficace collaboration d'Elisabeth Fabart, cette exposition consacrée à l'histoire du Petit Château. Tout d'abord, la présentation est chronologique et débute près de l'entrée.

Deux panneaux sont consacrés à la ferme de la Courge qui existait avant la construction du Petit Château par Boindin. Un texte historique, puis l'agrandissement d'une photo d'Atget montrant le toit et le mur pignon d'un bâtiment qui existait au début du siècle, permettent d'imaginer la ferme transformée en maison de campagne pour le bourgeois parisien Boindin. Un panneau est consacré à Nicolas Boindin lui-même, et son successeur François Le Boulton, qui posséda le Petit Château pendant 20 ans. Puis une évocation du Petit

Château par Gabrielle Garapon, d'après la description fournie par l'inventaire après décès de Nicolas Boindin et les commentaires d'Auguste Panthier qui insiste beaucoup sur la façade en briques rouges. Cette ornementation a peut-être existé, sous forme de travées encadrant les fenêtres jusqu'à la corniche, mais elle a complètement disparu sous les couches d'enduit.

Ensuite, nous passons à la grande histoire. Colbert achète le Petit Château et incorpore le jardin au parc.

Signalons deux choix. Pour évoquer le jardin à la française, construit par Colbert et Seignelay, nous vous présentons les reproductions en couleur de quelques plans anciens qui permettent de voir son évolution et sa progressive disparition après le XVIII<sup>e</sup>. siècle (3 de ces plans font partie de la collection du comte de Paris aux Archives Nationales).

Nous avons obtenu facilement l'autorisation de reproduire les clichés qui avaient déjà été faits dans le cadre de recherches menées par le service des Espaces Verts du Département. Je remercie à cette occasion Monsieur Viel qui m'a facilité toutes les démarches.

Ensuite, pour évoquer la vie du Petit Château et leurs propriétaires successifs, sont exposées, outre une galerie de portraits, des illustrations permettant de personnaliser chaque époque. Par exemple, au temps de Colbert, vous verrez la reproduction photographique en couleur d'une grande tapisserie qui ornait un des murs d'un salon, et qui est conservée au Musée des Gobelins. Elle figurait sur l'inventaire après décès de Colbert. Elle représente l'histoire d'un roman en vogue au XVI<sup>e</sup>. siècle, les Amours de Gombaut et Macée. Au milieu des personnages vous verrez quatre phylactères (sorte de bulles) dont nous vous avons retranscrit le texte écrit dans le style badin du XVI<sup>e</sup>. siècle. Les riches couleurs de la tapisserie devaient réchauffer les murs nus un peu austères de la maison de cette époque.

Un texte sur fond jaune est une description du jardin tel qu'il avait été aménagé par la duchesse du Maine quand elle y logeait ses enfants au début du XVIII<sup>e</sup>. siècle.

Enfin, notre décor en toile de Jouy est là pour évoquer le décor du Petit Château sous le duc de Penthièvre, d'après, là encore, l'inventaire de ses biens après son décès.

Quant aux locataires successifs qui se sont succédé au Petit Château depuis le XIX<sup>e</sup>. siècle, nous avons donné une

place particulière à la famille Berger, dont un des membres, le docteur Paul Berger, est toujours vivant dans le souvenir des Scéens puisque la ville a donné son nom à une de nos rues. Pendant une trentaine d'années, deux des cinq frères et une de leurs soeurs, Lydie, ont été locataires du Petit Château où ils venaient passer la belle saison et où ils recevaient leur nombreuse famille. Deux petites nièces du docteur Berger habitent Fontenay aux Roses et nous ont prêté aimablement photographies et documents que nous avons rassemblés dans une vitrine ...

Enfin, vous retrouverez sans doute avec émotion quelques photographies des classes élémentaires du Lycée Marie-Curie qui s'étaient repliées au Petit Château pendant la guerre, à une époque où il appartenait à la commune.

Le dernier panneau est un plan d'architecte, datant de 1989, montrant les différentes façades du Petit Château ainsi qu'une coupe des pièces que nous avons identifiées grâce à des lettres rouges pour rappeler la disposition des lieux au temps de la bibliothèque.

On peut consulter au Fonds local les clichés que Jean-Luc Gourdin a pris des tableaux de l'exposition ainsi que les textes qui les accompagnaient.

\* \* \*

Jacqueline Combarous

## IN MEMORIAM

### Sylvie Osorio-Robin

Le 20 mars 1997, Sylvie Osorio-Robin nous quittait, après des mois de lutte contre un cancer implacable.

Adhérente de notre Association depuis longtemps, elle fit partie de notre Conseil d'Administration de 1987 à 1992.

Ses fonctions de Conservateur au Musée de l'Ile de France ont beaucoup contribué à faciliter les relations de notre Société d'Histoire locale avec ce Musée, ce que nous souhaitions en faisant appel à sa candidature.

Son charme et sa vivacité, mais aussi sa compétence, sa droiture et sa rigueur avaient conquis tous ceux qui ont été amenés à travailler avec elle.

Ayant organisé en 1982, au Musée de l'Ile de France l'exposition "Des trains dans un château" dont elle fut le commissaire, elle s'est toujours intéressée à l'évolution de la "Ligne de Sceaux" et en était devenue la spécialiste.

C'est grâce à ses démarches et à son opiniâtre volonté que le Musée a le privilège d'abriter depuis 1993 une ancienne automotrice Z.

C'était pour Sylvie Osorio, la première étape d'un musée du Chemin de Fer de Sceaux qu'elle aurait tant aimé voir naître.



## Erwin Guldner

Erwin Guldner nous a quittés le 5 octobre 1997. Renée Lemaître au nom de notre association, a rappelé dans Sceaux-Magazine de décembre, le rôle qu'il a joué dans la renaissance de notre société après l'interruption due à la guerre.

Je voudrais évoquer ici quelques souvenirs personnels liés à la bibliothèque municipale.

J'ai pris mes fonctions le 1er octobre 1960. C'était un samedi. La bibliothèque alors était ouverte au public le samedi après-midi de 14h à 19h30. Pas le matin pour permettre au personnel (nous étions 3) de faire son marché !

J'avais été recrutée par Monsieur Caraman, premier maire-adjoint et par Monsieur Huet, Secrétaire général. Je n'avais quitté mon précédent employeur que la veille au soir. Et commencer dans un service public un samedi après-midi me paraissait un peu "farfelu". C'était vraiment une rupture qui me faisait prendre conscience des obligations du service public au service du public.

En fin d'après-midi, alors que je rangeais quelques livres dans la galerie - les très anciens lecteurs se remémorons les lieux - j'ai vu arriver Monsieur Caraman accompagné d'un monsieur inconnu dont je me suis tout de suite dit "c'est le maire". Mon intuition était bonne. Les présentations faites, Monsieur Guldner m'a souhaité bonne chance en précisant que la bibliothèque telle qu'elle était installée, était trop petite, mais que dès le déménagement des services des Finances installés au 1er étage du Petit Château (l'Enregistrement), la bibliothèque s'agrandirait. Il nous a fallu attendre ... 25 ans ! Mais je savais déjà, dès le début de mon service que j'aurais un allié très important pour le développement de la tâche qui m'était confiée.



Jean-Pierre Cauquill

**E. GULDNER, maire de Sceaux**



Monsieur Guldner m'a toujours fait confiance. C'est lui qui a souhaité l'ouverture d'une annexe de la bibliothèque municipale aux Gêmeaux pour desservir le quartier des Blagis ; il avait expressément demandé qu'on puisse y trouver un double du fichier de la bibliothèque du Petit Château, pour que les habitants de ce quartier "périphérique" disposent du même choix qu'au centre-ville. De nos jours, l'interrogation par minitel étend cette possibilité à tout un chacun quelle que soit sa localisation à partir de son domicile personnel.

C'est également Monsieur Guldner qui a permis l'installation de l' "Institut Florian" en réunissant une commission de spécialistes des langues d'Oc pour décider de la meilleure utilisation possible qui serait faite du don généreux de sa bibliothèque par Léon Ancely.

Enfin c'est lui qui a décidé du transfert de la bibliothèque municipale sur "Charaire" dès 1980. D'un simple cabinet de lecture, nous sommes devenus une bibliothèque complète avec toutes les missions dévolues aux bibliothèques publiques ; l'accent est mis, bien sûr, sur la lecture et le fonds de livres avec un notable accroissement de la section pour enfants, mais de nouveaux services apparaissent : une section audio-visuelle qui donne accès aux documents audiovisuels jusqu'alors absents ; l'Institut Florian est développé et, nouveauté aussi : création d'un "fonds local" où sont regroupés peu à peu tous les documents réunis sur l'histoire de Sceaux, de ses habitants et éventuellement des environs. Cette petite salle est gérée conjointement par la bibliothèque municipale et notre société des Amis de Sceaux qui y tient une permanence une fois par semaine.

Comme l'a montré René Lemaître dans Sceaux-Magazine, c'est Monsieur Guldner qui a soutenu la renaissance de cette association et a accepté qu'elle établisse son siège dans un bâtiment public.

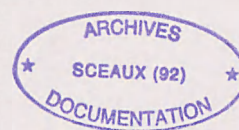
Les mandats successifs d'Erwin Gudner l'ont placé vingt-quatre ans durant à la tête de notre ville. J'aurais bien sûr beaucoup d'autres souvenirs à évoquer, ayant travaillé vingt-trois ans sous son autorité. Il n'était pas toujours facile, quelquefois intimidant, mais quand il vous avait fait confiance, celle-ci ne se démentait pas. Je souhaite que ce petit rappel de son action en faveur de la Bibliothèque municipale témoigne du respectueux et affectueux attachement que je garde à sa mémoire.

Thérèse PILA

LES AMIS DE SCEAUX

SOCIETE D'HISTOIRE LOCALE FONDÉE EN 1924

EXTRAIT DES STATUTS



ARTICLE II

La Société Les Amis de Sceaux a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents, témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public.

La Société se propose d'organiser des conférences, promenades et visites, des expositions, des spectacles, etc ... Elle pourra publier les communications qui auront été faites aux assemblées, les travaux de ses membres, sous forme de bulletins, livres, enregistrements, reproductions, etc ...

ISSN / 0758 - 8151

Directrice de publication : Jacqueline Combarous

---

**BULLETIN D'ADHESION AUX AMIS DE SCEAUX**

Bibliothèque municipale, 7 rue Honoré de Balzac - 92330 SCEAUX

NOM : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Tél. : \_\_\_\_\_

Profession : \_\_\_\_\_

MEMBRE ACTIF :     100 F  
                          140 F

MEMBRE BIENFAITEUR  
A PARTIR DE 200 F

**Facultatif :**

- Souhaite participer aux recherches sur l'histoire locale	OUI	NON
- Peut communiquer des documents ou répondre à une interview	OUI	NON



### NOTRE COUVERTURE

Dessin de Chapuy, lithographie par J. Arnout figurant sur le plan topographique de la ville de Sceaux dressé par A. Troufillot, géomètre, en 1863 .